
maze
NOVEMBRE 2016 56
RENCONTRE
NATHALIE
KOSCUISKO-MORIZET


38e
FESTIVAL
DES 3 CONTINENTS
DU 22 NOVEMBRE
AU 29 2016
NANTES
Cinémas d'Afrique, d'Amérique latine et d'Asie
www.3continents.com
© photo : Malaya Marutha (Mélodie du matin) de Lalitha Ravi, 1986 — Design : Studio graphique Chloé Bergerat

ÉDITO

C'est tout engourdis par la victoire, outre-atlantique, de celui que tant pensaient incapables de l'emporter que nous vous proposons ce numéro. Dans un va-et-vient incessant, ceux qui hier nous prédisaient la défaite du magnat de l'immobilier se targuent aujourd'hui de comprendre les raisons de sa victoire.

Nos mécanismes de réaction à de tels bouleversements ont récemment été mis à rude épreuve. Passée la période du choc, où est la réflexion ? Où sont les questions ? Où sont, aussi, les remises en cause d'un modèle politique et institutionnel en déroute ? Les conséquences de ce *statu quo* nous entourent, et nous concernent directement.

Dans moins de six mois, ce sera au tour de la France de voter. Les campagnes pour les primaires à droite et à gauche sont lancées, et les thèmes principalement abordés et relayés pour le moment sont ceux qui fonctionnent, ceux qui paient, électoralement parlant. Jouer sur le cœur, sur le réflexe, c'est dire aux électeurs ce qu'ils veulent entendre, c'est rassurer au lieu de gouverner, c'est dire l'impossible en lieu et place de faire. Créer puis alimenter les peurs, c'est aussi ce qui a contribué à porter, aux Etats-Unis, le président-élu.

Le constat qui a présidé à la création du magazine que vous tenez sous votre souris, il y a plus de cinq ans, est plus que jamais d'actualité. Alors que nous allons vivre la deuxième campagne présidentielle française de notre existence, les circonstances semblent être les mêmes. Les acteurs sont également les mêmes.

Dans les prochains mois, vous trouverez dans Maze notre couverture de la campagne présidentielle, que ce soit des entretiens avec des candidats mais aussi de grands dossiers thématiques sur notre conception du mot « politique », qui n'est peut être finalement, pas un gros mot.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.

RNA : W502002188. SIREN : 751793555. ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947. Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.

Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein. L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales. Le magazine Maze est le titulaire officiel et exclusif des droits de propriété intellectuelle portant sur son contenu en France et dans le monde entier (sauf mention contraire).

L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.

L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.

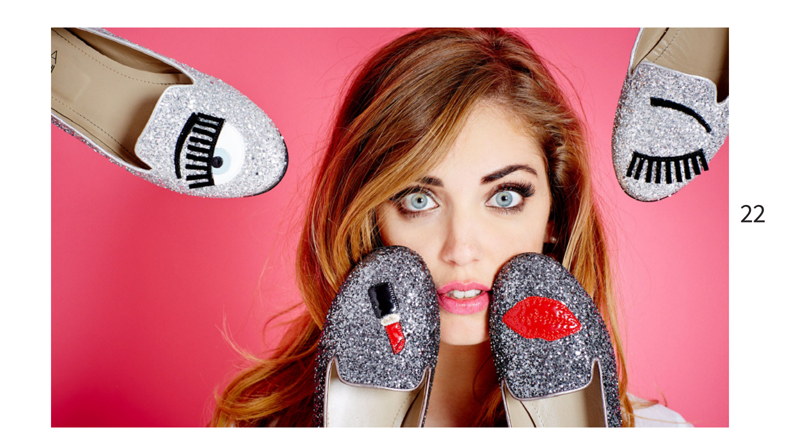
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.

Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : Marie-Laure Harel.

CE MOIS

N°56



22



36



50



58


Romuald Meigneux / SIPA



RENCONTRE

NKM

Nathalie Kosciusko-Morizet est candidate à la primaire de la droite et du centre en vue de l'élection présidentielle de 2017. Après avoir été ministre de Nicolas Sarkozy, candidate à la mairie de Paris, elle a également exercé les fonctions de vice-présidente du parti Les Républicains entre décembre 2014 et décembre 2015, avant d'être débarquée. Au sein de sa propre famille politique, nombre de ses positions détonnent, nous avons donc cherché à en savoir plus sur ses motivations, et approfondir certaines de ses propositions.

Vous êtes résolument libérale. Vous avez même évoqué le fait que les enseignants n'avaient pas besoin d'être des fonctionnaires. Quel est votre projet pour l'Education Nationale ? Et si on libéralise l'enseignement, ne va-t-on pas accroitre les inégalités déjà très fortes à l'école ?

La qualité d'un enseignant n'est pas liée à son contrat. Supprimer le statut de fonctionnaire pour les enseignants ne revient pas à libéraliser les programmes.

Je veux tout d'abord remettre au cœur de l'enseignement les savoirs fondamentaux, comme l'apprentissage du français.

Je suis aussi favorable au maintien du collège unique. Parce que je refuse que des enfants, souvent de milieux défavorisés, soient triés et exclus des parcours généraliste à 11 ans, sous prétexte qu'ils ont raté leur CM2.

Enfin, il faut donner plus de libertés aux enseignants, en généralisant les expérimentations concluantes en maternelle et en primaire. Je veux aussi permettre aux chefs d'établissements de constituer de vraies équipes pédagogiques. Il faut que le chef d'établissement ait de l'autorité sur les professeurs et qu'il soit autonome, libre de choisir les professeurs qui composent son équipe pédagogique.

Vous êtes également une européenne convaincue. Comment rapprocher les français de l'Union Européenne, ou inversement ?

L'Union européenne est malheureusement trop perçue comme lointaine, génératrice de normes et pas assez démocratique. Les citoyens européens et les Français doivent se la réapproprier, et cela passe notamment par redonner de la légitimité à l'Union Européenne. Il faudrait donc que les partis présentent des listes communes aux élections européennes dans tous les Etats membres et que le chef de liste du parti vainqueur soit nommé président de la Commission.

Il faut aussi donner une vision européenne aux jeunes. Je salue d'ailleurs la nouvelle proposition de l'Union européenne de mettre en place des échanges entre les apprentis sur le modèle d'Erasmus. Je propose aussi la création d'universités comme un MIT européen ou encore une université d'humanités européennes.

Pour beaucoup, le clivage gauche-droite est clairement dépassé, la différence se fait maintenant entre les libéraux et les anti-libéraux. N'auriez-vous pas à gagner d'une recomposition totale du paysage politique ? Vous, Emmanuel Macron, Manuel Valls, l'UDI, ce n'est pas une grande alliance qui pourrait marcher ?

Il est vrai que je peux partager certains points d'accord avec eux. Cependant, Emmanuel Macron et Manuel Valls ont été incapables de mettre en oeuvre ce qu'ils avançaient. Leur bilan au sein des derniers gouvernements de François Hollande est extrêmement décevant : beaucoup de belles paroles pour un résultat trop insuffisant. Il est temps d'agir, je veux nommer un gouvernement de dix ministres qui auront tous le courage de faire ce qu'ils disent.

Quand on voit vos différences sur la manière de faire campagne et sur les sujets abordés avec les autres candidats, est-ce que vous ne pensez pas qu'on a la droite la plus ringarde et coincée d'Europe ?

Nous vivons la révolution d'un millénaire, une grande transformation, et le rôle du politique est de l'accompagner. Le numérique par exemple, et les multiples applications qui en découlent, sont une transformation radicale des modes de vie et de travail.

Certains candidats à la primaire de la droite et du centre semblent mésestimer ces transformations, et font campagne pour des sujets qui n'intéressent plus les Français.

Je déplore que notre droite reste conservatrice alors qu'il y a tant à changer pour les Français. J'espère qu'ils feront le choix des idées le 20 novembre. C'est tout l'objet de mon combat.

Comment rendre les universités françaises plus compétitives ? Comment améliorer la vie des étudiantes et étudiants français ?

Le déclassement de l'université française n'est pas un hasard. J'identifie deux faiblesses principales – les moyens et la gouvernance-, auxquelles il convient d'apporter trois réponses.

Premièrement, je propose que les établissements soient libres de moduler les droits d'inscription, mais également de les rendre progressifs en fonction du revenu. Et pour préserver l'accès de tous à

l'enseignement supérieur, je propose que chaque université ait comme seule obligation un quota de boursiers minimal de 30 %.

Deuxièmement, il faut renforcer l'autonomie des directions d'université et laisser aux universités plus de souplesse dans leur offre de formation initiale et continue, afin qu'elles puissent s'adapter à l'avenir professionnel des étudiants.

Troisièmement, l'université doit avoir le choix de devenir sélective. Ceux qui s'arqueboutent contre la sélection sont hypocrites : ils savent très bien que des milliers de jeunes se retrouvent sans emploi après plusieurs années gâchées par une mauvaise orientation à l'université. La sélection doit bien sûr être doublée d'une réforme de l'orientation au collège et au lycée, afin que chacun trouve sa place dans la préparation au monde du travail.

Que pensez-vous de la place donnée à l'engagement, notamment associatif, aujourd'hui ? Que faire pour l'encourager ? Quelle est votre position au sujet du service civique (obligation…) ?

Les associations font un travail remarquable et sont de plus en plus importantes pour les Français. Les Français passent désormais plus de temps à travailler bénévolement chez eux ou pour une association qu'à travailler de façon rémunérée. Je veux valoriser l'engagement associatif en offrant un revenu de base à tous, car chacun fait aujourd'hui un travail pour la communauté ou pour sa famille qui n'est pas récompensé.

Concernant le service civique, je suis pour un service court national obligatoire pour tous de trois mois.

Vous avez évoqué l'idée d'un revenu de base, quelles en seraient ses modalités ? Comment le mettre en place ?

Notre système fiscal est illisible, l'impôt sur le revenu n'est payé que par une minorité de ménages français, les niches fiscales toujours plus nombreuses favorisent ceux qui sont des experts de l'optimisation, et chacun soupçonne l'autre de bénéficier de plus d'aides que lui. L'opacité de l'impôt sur le revenu et des aides alimente le sentiment que le travail ne paye pas, que le système est injuste. En outre, payer l'impôt sur le revenu est un des ciments de notre société, il doit être partagé par tous. Enfin, le modèle social actuel n'encourage pas à retrouver un emploi : la perte des allocations n'est pas toujours compensée par le salaire.

Je veux simplifier cette fiscalité en mettant en place une réforme à trois volets, tous les trois absolument indissociables. Un revenu de base de 470€/mois qui remplace les minima sociaux du même montant, mais distribué à tout adulte, qu'il travaille ou non ; un revenu de 200€ par enfant de moins de 14 ans, et 270€ par jeune de 14-17 ans, distribué aux parents, qui remplace les allocations familiales ; et enfin un impôt proportionnel (flat tax) de 23,5% sur tous les revenus hors revenu de base, qui remplace l'impôt sur le revenu actuel. Cette flat tax permet que tout le monde participe aux financements publics, et que chaque euro gagné vaille la même chose après prélèvement fiscal afin que le travail paie toujours.

Comment garantir la protection des salariés avec un seul statut unique ?

La priorité est d'adapter la protection aux changements de la société. Il faut mieux protéger les travailleurs indépendants, faciliter le cumul d'une activité salariée et d'une activité indépendante sans perdre en protection. On se dirige vers une société dans laquelle les Français exerceront plusieurs métiers dans leur vie.

Les Français ont besoin de protection, que ce soit pour l'assurance santé, le chômage, la retraite ou encore les accidents de la vie; protéger ainsi les Français ne nécessite pas d'avoir plusieurs statuts. C'est la même chose concernant les fonctionnaires qui exercent une activité similaire à celle qui pourrait être réalisée dans le privé : leur statut et leur contrat de travail doivent être identiques.

Quelle est la place de la culture dans la France de demain ? La politique culturelle française, « l'exception culturelle » a-t-elle encore sa place en 2016 ? Que faut-il faire évoluer à ce sujet ?

Nous devons faire une plus grande place à la culture en ces temps troublés mais aussi et surtout d'une manière générale en tant que notre arme au sein de la mondialisation - notre softpower. Les Français sont fiers de leur culture et de leur art de vivre qui sont reconnus dans le monde entier. C'est notamment ce qu'avait relevé l'humoriste américain John Oliver, dans un sketch après les attentats du 13 novembre, sketch qui

m'avait beaucoup marqué. Concernant les courants artistiques, la France a beaucoup perdu ces trente ou quarante dernières années, et on doit retrouver une manière d'être avant-gardistes dans certaines disciplines comme nous l'avons été par le passé. L'exception culturelle en France c'est dire que l'on considère la culture comme une exception, que l'on se doit de la valoriser. Il n'est pas uniquement question de considérer la culture comme un bien marchand - mais comme apportant de la mémoire, de la densité et du sens. La culture irrigue nos vies mais elle est souvent négligée lors des campagnes électorales, ce que je déplore grandement. Je porte beaucoup de propositions concrètes et en matière de culture, notamment sur les enseignements culturels et artistiques (orchestres à l'école), la compensation de la perte de revenus liée à la numérisation, ou encore une réforme du statut des intermittents (caisse autonome et individuelle).

Vous avez évité les questions sécuritaires et identitaires, pour vous concentrer sur l'interdiction du salafisme. Vous êtes sûre que ça parle aux gens ?

Je n'ai pas évité les questions sécuritaires et identitaires, j'ai mis en avant une problématique fondamentale. Interdire le salafisme, c'est s'attaquer à la source du problème du terrorisme et non pas agir en surface. On se bat contre le salafisme et non pas contre la religion musulmane.

J'ai également formulé des propositions pour assurer la sécurité des Français : je veux renforcer les forces de sécurités, en répartissant plus clairement leurs missions et leurs moyens. Et je compte augmenter le nombre de places de prison de 20 000, car la surpopulation carcérale participe à la diffusion des idéologies de haine.

Vous avez fait sensation en lançant une affiche avec un Minitel ? Au-delà de la pique lancée à vos adversaires, quelle place jouera le numérique demain ? Comment adapter la France a cette transformation ? Que pensez-vous du travail du gouvernement actuel à ce sujet ?

Le numérique, ce n'est pas seulement demain, c'est déjà maintenant ! Les Français l'ont compris, ils le vivent au quotidien. Les politiques ont un train de retard. Et concrètement, alors que les Français gèrent leur vie avec leur smartphone, les politiques continuent à légiférer comme au siècle dernier.

Mon projet numérique s'articule autour de trois besoins : tout d'abord un besoin d'accès, en tant que citoyen et en tant qu'entreprise ; ensuite un besoin de protection, en tant que citoyen, qui doit être respecté par les entreprises et par l'État ; et enfin, un besoin d'innovation, afin que le numérique soit au service du développement économique et social du pays.

Sur ce troisième point, le gouvernement actuel n'a pas pris la pleine mesure des enjeux du numérique, de la révolution qui se tient partout dans le monde et qui ne nous attendra pas.

Vous proposez la création d'une « chambre numérique des citoyens », qu'est-ce que cela peut engendrer ?

Je propose de remplacer le Conseil économique, social et environnemental (CESE) par la Chambre des Citoyens, une plate-forme en ligne qui permettrait à chaque citoyen de soumettre une proposition de loi. Une équipe de juristes serait chargée d'approfondir les propositions les plus soutenues sur la plateforme Au-dessus de 500 000 signatures en ligne (1 % du corps électoral), la Chambre des Citoyens, représentée par les Français ayant participé à l'élaboration de la proposition de texte, présente le projet de réforme au Gouvernement et au Parlement qui est tenu de débattre le texte.

Un an après la COP 21, on voit dans cette campagne pour la primaire ressurgir des idées climato-sceptiques, que reste-t-il à faire dans ce domaine ?

Je regrette que certains fassent marche arrière sur des enjeux aussi importants que l'environnement.

Des choses ont été faites, mais il faut aller encore plus loin. Au niveau national, il faut encourager l'écologie de proximité en généralisant les circuits courts : favoriser les circuits courts alimentaires, développer l'autoproduction d'énergie et faciliter le télétravail. Ces circuits courts permettent de

reconnecter le citoyen à son environnement et donnent à chacun la possibilité de l'améliorer simplement, directement et visiblement.

Pour terminer, que pensez-vous de la victoire de Donald Trump ?

La victoire de Donald Trump est une occasion pour rappeler trois principes. Tout d'abord c'est une élection démocratique, qu'il faut respecter. Deuxièmement, le fait que Donald Trump soit élu ne doit pas nous faire changer d'avis sur sa personnalité, ni nous faire oublier ses propos racistes, machistes et homophobes. Enfin, c'est révélateur d'un malaise d'une partie de la population américaine qui se sent perdante dans la mondialisation telle qu'elle fonctionne aujourd'hui. Cela nous renvoie à nos défis en France : apporter à chaque Français, y compris aux plus éloignés de la mondialisation, les forces et les outils pour en sortir gagnant, quelle que soit son origine, rurale ou urbaine, son âge ou sa profession.

Propos recueillis par Baptiste Thevelein, Kevin Dufrêche et Antoine Demière.

Geoffroy van der Hasselt / AFP



Actualité



Actualité

RENCONTRE AVEC EDOUARD ELIAS - « LES BOAT PEOPLE DE LA GRANDE BLEUE »



© Edouard Elias

Lundi 3 octobre, plus de 5600 migrants ont été secourus par des navires humanitaires au large de la Libye. Parmi eux était présent l'Aquarius, un bateau militaire affrété par l'ONG SOS Méditerranée. En mars dernier, le photojournaliste Edouard Elias est monté à bord de ce navire pour rendre compte de l'enfer que vivent les migrants souhaitant rejoindre le continent européen. Aujourd'hui, ses photos sont exposées à Bayeux dans le cadre du Prix des correspondants de guerre. Rencontre.

Ton projet s'intitule « Les Boat people de la Grande Bleue », peux-tu nous en dire un peu plus ?

Au départ, c'est Gwenaëlle Lenoir, journaliste en presse écrite, qui m'a parlé de ce projet de reportage à bord d'un bateau de sauvetage en mer Méditerranée. On a donc embarqué sur l'Aquarius en mars dernier, pour une durée de trois semaines, le temps d'une rotation. Le bateau, qui est à la base un navire d'assistance à une flotte de pêche, est aujourd'hui affrété par l'association SOS Méditerranée pour sillonner les côtes libyennes en zone internationale et intercepter des embarcations clandestines afin de ramener les migrants en Italie.

Quelle est la situation actuelle en Libye ?

Depuis la chute de l'État 2011, c'est l'anarchie totale. Différents groupes armés ont pris le pouvoir, provoquant un désordre complet qui s'est amplifié avec la présence massive de stocks d'armes, le pays est devenu une vraie poudrière. C'est également un lieu de passage important pour les migrants. Beaucoup de subsahariens viennent s'installer et chercher du travail en Libye. Mais les Noirs sont très mal considérés là-bas, que ce soit en Libye ou plus généralement au Moyen-Orient. Ils sont la plupart du temps réduits à l'état d'esclave et torturés. Certains cherchent donc à fuir pour sauver leur peau, c'est le cas des migrants que j'ai rencontré. La situation devient de plus en plus catastrophique. Avant, les personnes souhaitant rejoindre l'Europe embarquaient sur des vieux radeaux de pêche qui risquaient de se retourner. Désormais, on les entasse sur des bateaux pneumatiques made in China qui ne tiennent pas du tout la route, d'où la multiplication des naufrages. C'est abominable.

Pourquoi avoir choisi la Libye plutôt que la Grèce ou un autre chemin migratoire ?

À la base, je ne voulais pas travailler sur les migrants. Tellement de photographes l'avaient déjà fait que je ne voyais pas ce que je pouvais ajouter de plus par rapport aux autres. Mais quand Gwenaëlle m'a appelé pour me parler du sujet, j'ai tout de suite tilté par rapport aux trois semaines en mer. J'ai un amour pour la mer assez particulier. J'ai grandi dix ans en Égypte, en pleine mer Rouge, je suis donc très lié à cet environnement. Le sujet du reportage est également très particulier puisqu'il se concentre sur un instant T qui n'est que le millième de la route et de la vie des migrants, celui du sauvetage en mer. Et puis la présence de la mer évoque d'autant plus la possibilité que les gens se noient à l'intérieur de ce que j'appelle un véritable champs de bataille. Cet espace où les migrants se battent pour survivre, ce passage particulièrement atroce et traumatisant qu'ils rencontrent lors de leur traversée.

Tes clichés sont exposés en moyen format et en noir et blanc, pourquoi avoir fait ce choix ?

Ici, le sujet traite du sauvetage des migrants et de leur rapatriement en Italie. L'information est assez faible : je ne suis pas parti de la Libye avec eux, je n'ai pas fait le voyage avec eux et je ne les ai pas non plus suivis après leur arrivée en Europe. Sur les trois semaines en mer, le sauvetage n'a duré que trois jours, ce qui est un laps de temps très court. En plus, le sujet des migrants avait déjà été traité des dizaines de fois auparavant. Il fallait donc que je trouve quelque chose de différent qui puisse percuter et créer un véritable intérêt chez le spectateur. J'ai finalement choisi une manière différente de travailler par rapport à d'habitude : principalement en argentique, panoramique et noir et blanc. Selon moi, le noir et blanc permet de donner une intemporalité sur une échelle temporelle pourtant très courte et ainsi d'amplifier les émotions ressenties. Je souhaitais également donner sa place à la mer comme environnement oppressant sur le sujet, c'est pour cela que j'ai choisi de travailler en panoramique. C'est un format qui se rapproche de celui du cinéma d'une part mais il s'apparente également beaucoup à la vision humaine.

L'exposition prend réellement sens car elle me permet d'exposer les clichés en moyen format et ainsi d'immerger le public dans cet enfer vécu par les migrants. L'important est que les gens se rendent compte des étapes traversées par les migrants, que cela leur ouvre les yeux sur les risques qu'ils prennent pour fuir la guerre en quête d'un avenir meilleur. Même si cela se passe en ce moment même sous nos yeux, on en n'a pas forcément conscience, c'est important de le montrer.

Est-ce une sorte de réponse à la montée du nationalisme en France et dans le reste du monde ?

Je ne le fais pas parce qu'il y a une montée du nationalisme mais je suis très content d'avoir pu bosser sur ce sujet. Ils faut réellement que les gens comprennent que les migrants sont des êtres humains qui souffrent. Il y a toujours eu différentes vagues d'immigration, c'est un phénomène qui ne date pas d'hier. Aujourd'hui, les tensions dues aux attentats font qu'il y a des amalgames absolument terribles qui ne valent pas le coup d'exister.

À seulement 25 ans, tu as déjà couvert de nombreux sujets dont la plupart en zones de conflit, comment est-ce que tu en es arrivé là ?

J'ai été élevé entre l'Égypte et la France. À l'époque, je prenais des photos pour me souvenir de moments vécus, ne pas oublier certaines parties de ma vie. Par la suite, j'ai été élevé par mes grands-parents qui m'ont donné une éducation assez classique. Le soir, j'avais la permission de 22h30 seulement si je regardais Arte ou Histoire. J'ai donc développé un intérêt particulier pour l'histoire et tout ce qui avait un rapport au souvenir. C'est comme cela que j'ai commencé à me passionner pour la photographie. Très tôt, j'ai voulu faire du reportage. Au départ, j'ai commencé par faire de la photo de mariage, d'événementiel… mais je gardais toujours dans un coin de ma tête cette idée de reportage.

Puis j'ai fait mon premier reportage en Syrie en 2011. Finalement, tout cela s'est fait un peu par hasard. Au départ, je partais dans le but de photographier les camps de réfugiés en Turquie. J'avais 21 ans, je me voyais mal partir dans une zone de guerre sans expérience. Mais, une fois sur place, j'ai rencontré des personnes qui m'ont proposé de les suivre jusqu'en Syrie avec une équipe de journalistes, c'est à ce moment là que j'ai accepté. Au début, je me disais « Bon ok, je vais en Syrie mais je n'irai pas sur la ligne de front » et je suis allé sur la ligne de front. Mais je me disais toujours « Ok, je suis sur la ligne de front, mais je n'irai pas en première ligne » et je me suis finalement retrouvé en première ligne. En revenant, j'ai présenté mes photos au Visa pour l'image et j'ai rencontré les bonnes personnes qui ont réussi à montrer mon boulot. J'ai eu mes premières publications et hop ! c'était parti.

Tu n'as donc suivi aucune formation de photographie ou de journalisme à proprement parler ?

Non, finalement je n'ai que le bac. Après le lycée, je suis entré en école de commerce mais j'ai fini par arrêter. J'ai également commencé une formation en école de photographie que je n'ai pas terminée car j'ai préféré me consacrer entièrement au reportage. D'un côté, je peux dire que j'aurai préféré continuer les études car aujourd'hui, sur le papier, je me retrouve sans diplôme. Je suis donc obligé d'apprendre par moi-même, de mon côté. Pourtant, et c'est assez contradictoire, j'ai

l'impression de beaucoup plus bosser que la plupart des mecs de mon âge. Mais finalement, je vis de ma passion donc je n'ai pas vraiment à me plaindre.

Que penses-tu des journalistes et photojournalistes qui se plaignent de la précarité du métier ? As-tu également ce sentiment ?

Moi, j'ai grandit dans la précarité du métier : quand je suis arrivé il y a quatre ans, c'était déjà comme ça. Je n'ai jamais connu les grosses commandes payées avec des cachets à cinq chiffres à ton retour de reportage. Il y a même des sujets où la presse ne veut pas s'engager, on doit alors partir avec nos propres moyens. Moi, c'est ma façon de travailler. C'est extrêmement risqué parce que tu n'es jamais sûr de publier ton sujet alors que tu as investi énormément de temps et d'argent. Mais j'ai commencé comme ça et c'est quelque chose qui me paraît normal.

Tu envisages donc l'avenir de manière positive ?

Dans le sens où je gagne assez d'argent pour vivre correctement et faire le boulot que j'aime, oui, c'est positif. Et puis si je gagne plus d'argent ce sera à moi de trouver un moyen pour réinventer. C'est aussi cela le travail : comprendre comment ça fonctionne et tout faire pour que ça marche. Si demain ça ne marche plus, je ne dirai pas que c'est la faute du métier, je dirai juste que c'est moi qui n'ai pas réussi à m'insérer dans quelque chose d'autre, c'est tout. Enfin, moi je le vois comme ça.

Propos recueillis par Julia Prioult

Exposition « Les Boat People de la Grande Bleue » par Edouard Elias, espace d'art actuel Le Radar (Bayeux).





© Edouard Elias

Actualité

DJ PONE
REVIENT EN SOLO AVEC RADIANT, UN PREMIER ALBUM ÉCLATANT

Eloïse Bouré

Début octobre, Maze a eu la chance d'être invité à la soirée de lancement de l'album de DJ Pone, un « dîner entre amis » organisé à la maison Sonos au cœur du 17ème arrondissement de Paris. On vous propose un petit aperçu de l'événement, et une chronique de ce premier album envoûtant.

Dès notre arrivée à la maison Sonos, nous voilà accueillis par DJ Pone en personne et par l'équipe. C'est tout de suite familier, chaleureux, et tout le monde se fait la bise : on a le sentiment agréable d'arriver en soirée chez un pote, et c'est exactement le genre d'ambiance que cherche à créer Sonos à travers le concept de cette maison. Tout est meublé et décoré avec goût, avec une belle place pour le design français et une atmosphère propre à chaque pièce. Le souci est dans les petits détails qui font de ce lieu un endroit qui a l'air habité, du salon convivial jusque dans les chambres. Les étagères sont agrémentées des petits objets, des CDs, des figurines, des affiches, qui sont la touche personnelle de l'hôte de ce soir. Le buffet est extra, les invités aussi (on aura croisé entre autres Orelsan, Superpoze, Kyan Khojandi et Izia Higelin…), et à l'étage, on peut écouter l'album en exclusivité dans une pièce confortable et plus feutrée. On échange deux trois mots avec un Pone ravi de sa soirée : normal en même temps, puisqu'il fête le lancement de son premier album vraiment solo, après 20 ans d'une carrière déjà très étoffée.

Après avoir œuvré en tant que DJ renommé au sein entre autres de la Scred Connexion et de Birdy Nam Nam, ou encore aux côtés des Casseurs Flowters, Thomas Parent -alias Pone- se lance donc sous son seul nom avec Radiant. Ce premier album se rapproche un peu du travail commencé avec Sarh, projet intimiste et scintillant mené avec José Reis Fontao, du groupe Stuck In The Sound. Pone est un défenseur de la musique faite à plusieurs, et il s'entoure encore très bien ici, avec Superpoze à la co-réalisation, Boogie Vice aux arrangements, et des beaux featurings vocaux rassemblant Isles, Jaw, Louisahhh et Sage. C'est un album qui nous entraîne comme un élan, une nouvelle impulsion, comme dans un film où on oscille entre montées en puissance et éclats empreints de douceur. Avec Radiant, Pone s'affirme comme producteur et s'éloigne sans doute un peu de son étiquette de DJ pour façonner ce premier album solo et ses nuances travaillées.

Radiant s'explore en 13 titres, tout en lumières et en textures, comme l'introduit First Light, le premier morceau. On glisse ensuite vers l'entraînant Heart Swings, sur lequel le chanteur Jaw déroule sa voix planante. C'est une autre voix très riche et texturée qu'on trouve avec Isles sur deux morceaux qui s'enchaînent (Ingenue et Take 2). Ces voix font écho à celle de Sage, qui pose la sienne sur l'électrisant Slow Motion, et se répondent dans une harmonie qui donne une vraie cohérence à l'ensemble vocal de l'album. On rencontre également la DJ et chanteuse Louisahhh dont le timbre ensorcelant donne au morceau Thrill des airs d'incantation électro.

Les morceaux instrumentaux ont quelque chose de lancinant, de très physique, comme on le ressent justement avec le troisième titre de l'album, Physical Element. Certains morceaux sont piqués d'une nervosité latente, notamment le trépidant Mad Boys, mais il règne une douceur diffuse dans les mélodies, à travers lesquelles on évolue comme dans un mirage au fil des transitions précises mais sans heurts. Le dernier titre, Highways, sur lequel on retrouve la voix de Jaw, nous envole et nous donne une furieuse envie de prolonger le voyage en boucle.

Intérieur de la maison Sonos. Photo d’Eloïse Bouré / Maze



WESTWORLD
DIGNE HÉRITIER DE GAME OF THRONES

Julie Hay

Cinéma

HBO pour sa rentrée a lancé sa nouvelle série Westworld. Créée par Lisa Joy et Jonathan Nolan, à qui l'on doit aussi Person of Interest, Westworld est présentée comme la nouvelle série événement et les premiers épisodes ne démentent pas cette théorie. Le lancement de la série a réunit 3,3 millions de spectateurs, un record pour cette série qui a coûté 100 millions de dollars.

La série produite par J.J Abrams nous emporte dans un monde futuriste où l'intelligence artificielle n'est plus de la science-fiction. Dans un parc d'attraction peuplé de robots humanoïdes, des touristes prennent part à une vie digne du Far-West et peuvent agir selon leur bon vouloir sans aucune conséquence. Mais l'intelligence artificielle des hôtes montre des failles et les visiteurs sont en danger.

Westworld traite de l'intelligence artificielle (AI) et nous montre l'étendue des possibilités d'un monde dominé par cette dernière. Cette méthode qui vise à recréer chez les machines une logique de pensée et de réflexion comparable à celle d'un humain apparaît comme un progrès majeur pour l'Humanité mais représente aussi un risque. Aujourd'hui, grand nombre de scientifiques considèrent que si les machines sont très évoluée, on ne peut encore parler d'intelligence artificielle. La complexité du cerveau humain échappe encore à nos technologies actuelles. Mais dans quelques années, nous pourrons peut être utiliser des machines que l'on pourrait qualifier d'intelligentes et qui aurait les mêmes capacités cognitives que l'Humain. La série nous interroge sur les limites de l'»IA». Elle nous questionne sur le principe même de l'intelligence artificielle et l'oppose à l'intelligence humaine.

Westworld mêle réalité et artifice de sorte que le spectateur, confus, ne puisse discerner les hôtes, des visiteurs. La série joue sur cette confusion pour inclure le téléspectateur dans l'intrigue et l'inviter à franchir les portes de Westworld. Les arcs narratifs s'entremêlent et l'univers créé par les deux réalisateurs promet une étendue de possibilité de narration. Anthony Hopkins campe ici un créateur tiraillé entre son désir de créer des machines plus réaliste et la peur d'une intelligence artificielle qui pourrait surpasser l'intelligence humaine.

Une bonne série de 10 épisodes d'une heure et demie qui nous invite à franchir les portes d'un nouveau monde. Entrez vite à Westworld où tout est possible.


BANK
TRUST

COMMENT TUER UNE IDÉE ET PENSER « AUTREMENT » ?

Alice Mugnier

Après le succès de leur premier opus, Le Signal du promeneur, les Belges du Raoul Collectif sont de retour sur scène au Théâtre de la Croix-Rousse. L'émission de radio Epigraphe a lieu une dernière fois avant de rendre l'antenne définitivement, en raison d'une coupe budgétaire et d'une direction intransigeante. C'est l'occasion pour nos cinq animateurs de questionner l'idée du collectif, de la beauté, et plus largement d'un système libéral qui ne laisse pas de place aux alternatives. Rumeur et petits jours cherche à tuer l'idée même de TINA - la pensée héritée de Margaret Thatcher : There Is No Alternative - pour proposer à tous les auditeurs, l'envie de penser autrement notre société.

« Antenne dans cinq minutes » annonce la régie. Le décor est posé avant même le début de la pièce, le public s'installe pendant que les animateurs attendent patiemment en écoutant un vinyle, cigarette au bec. Au centre se trouvent une rangée de tables, des chaises et des micros, le tout surplombé par un éclairage à néon qui a tendance à n'en faire qu'à sa tête. Une émission radio type des années 70, avec une ambiance intello et libertaire, moustaches et polos colorés qui font rapidement sourire. Les spectateurs deviennent les auditeurs de la 347ème et toute dernière émission d' Epigraphe.

La crise du collectif

L'émission débute par un aphorisme d'Henri Michaux : «faute de soleil, sache mûrir dans la glace ». L'heure est grave. Jules, Jacques, Robert, Jean-Michel et Claude sont les animateurs d'un programme voué à disparaître. Ils tentent tant bien que mal de présenter la dernière émission, mais Robert met le feu aux poudres à partir du moment où il se met à s'insurger contre le directeur. « Il n'a pas vu qu'il tombait dans le piège de l'affreux capitalisme fricard contre lequel il a combattu dans les tranchées, sur les barricades en mai 68, et cette personne pour ne pas le nommer… c'est Eric Bolignard ! » s'exclame Robert. Eh oui, le nom est bien lâché en direct et à l'antenne. Jules lui reproche son manque de nuance et évoque un « contexte de mutation qui est bien plus large ». Robert de répondre : « on a pas tous eu la chance de déjeuner avec Bolignard à midi » ! Un règlement de compte qui éclate en véritable discorde hors antenne. Le collectif est en crise, Robert voulait parler en son nom mais aussi au nom de ses compagnons quand il dénonce le directeur intransigeant. « On ne prend pas une responsabilité collective tout seul ! » lui hurle Jean-Michel. Une table est cassée dans un excès de colère. « Reprise de l'antenne dans 20 secondes ». Robert s'auto-exclut et l'émission se poursuit telle qu'elle était prévue.

« Le Beau contient toujours un peu de bizarrerie »

C'est sur cette citation de Baudelaire que nous partons à la découverte d'animaux rares et étranges, « qui tirent une certaine beauté de leur étrangeté ». Jacques, le chroniqueur scientifique qui parait être le plus réservé, a préparé des diapositives loufoques, ce qui semble assez paradoxal pour une dernière émission radio ! Véritable moment d'hilarité, notamment quand il présente la carapace molle de la grande tortue du Cantor (Une carapace molle, pour quoi faire ? Pour Jules, c'est « une forme de suicide, sans aucun doute ») ou bien quand nous faisons face à la créature abyssale du blobfish et à son apparence gélatineuse - « on dirait qu'il a un mauvais souvenir en tête ». Mais il n'y a pas seulement de la beauté sur Terre. Le soleil aussi a son étrange beauté. Il n'est pas que chaleur et lumière, il est aussi son (le soleil émet en effet une fréquence qui correspond à un «si» de la sixième octave). Et nous

avons la chance, nous auditeurs, de pouvoir écouter le soleil en direct sur Epigraphe ! Après le soleil, le collectif débute a cappella un chant traditionnel mexicain, « Canta y no llores »/« Chante et ne pleure pas ». La musique est un autre moyen de célébrer la beauté. Elle est présente durant tout le spectacle, entre pauses musicales et autres répétitions de tubas, où les cinq comparses tentent d'interpréter la célèbre « Note Bleue » du jazz. On se réjouit de l'inventivité des comédiens-musiciens, qui vient renforcer la richesse et l'originalité de la représentation.

Que faire, face au « capitalisme fricard » et aux « néo-cons », se demandent nos cinq chroniqueurs ? Dénonçant le système qui met un terme à leur émission, ils remettent en cause l'ensemble du modèle libéral d'après-guerre. Rumeur et petits jours est une pièce qui, tout en étant politiquement engagée, parvient pourtant à rester à la fois légère et rafraîchissante. La pièce questionne la politique à travers une multitude d'exemples ou de petites histoires, comme celle envoyée par télex par une certaine Benoite Grillou, fidèle auditrice d'Epigraphe.

« Dans un pré exigu paissent une vache et un cheval. La nourriture est la même, le lieu est le même, le maître dont ils dépendent est le même et le gamin qui les fera rentrer est le même. Néanmoins la vache et le cheval ne sont pas « ensemble ». L'un tire l'herbe de son côté, l'autre de l'autre sans se regarder, se déplaçant lentement, jamais très proches et si cela arrive, ils paraissent ne pas se remarquer. Aucun commerce – ils ne s'intéressent pas l'un à l'autre – mais pas non plus d'agression, ni querelle, ni humeur. »

Cet étrange récit est tiré de Poteaux d'angle d'Henri Michaux. Les chroniqueurs ne s'entendent pas sur la morale du texte. Pour l'un, c'est un « message d'espoir », qui montre que ces deux bêtes peuvent tout à fait cohabiter, pour l'autre, c'est l'expression d'un « totalitarisme ». Plusieurs hypothèses apparaissent dans lesquelles la vache devient « un loup pour le cheval », ou a contrario, les deux bêtes s'entraident durant une période d'intense sécheresse, allant jusqu'à défoncer la barrière pour voir ensemble s'il ne reste pas un peu d'herbe grasse ailleurs. On rit presque tout le temps durant la pièce, et particulièrement dans ce genre de moment, où les sous-entendus politiques sont extrêmement bien amenés et se savourent sans modération. Un rire qui apporte la légèreté et fait la force du spectacle. Des situations les plus loufoques aux défaillances techniques les plus inattendues, la pièce provoque une succession de fous rires mal contenus dans le public. On pourrait reprocher au Raoul Collectif d'aborder les propos politiques de manière trop superficielle, le rire prenant alors le pas sur le fond. Reproche non fondé, tant le contenu de la pièce donne à penser aux spectateurs, sans imposer d'idées politiques trop affirmées. C'est d'ailleurs ce qui fait peut-être la réussite de Rumeur et petits jours : la capacité de laisser penser les auditeurs/spectateurs par eux-mêmes, tout en présentant un fond politique bien réel, fort du rire qui l'accompagne.

L'invitée surprise et le plan « B » : peut-on tuer TINA ?

L'idée la plus originale de la pièce est l'entrée en scène de l'invitée surprise. La seconde partie de l'émission laisse ainsi place au plan « B », où le collectif se réunit et incarne une rébellion, porteuse d'une autre vision de la société. Jean-Michel se travestit et devient TINA. En voilà une belle idée, blonde, chaussée d'escarpins, vêtue de sa jupe sombre et d'une moustache ! TINA est celle qui incarne le mieux la pensée néolibérale, célèbre sentence de Margaret Thatcher : There Is No Alternative. L'idée est donc bien présente sur scène, et le public est alors prié de lui poser des questions… On en profite car finalement ce n'est pas tous les soirs qu'on a une idée devant soi ! « Comment te faire disparaître ? Peut-on te faire du mal ? En quoi es-tu utile ? (…) ». Les questions infiltrent l'ilôt de rébellion du collectif, les gens refusant l'absence d'alternative. On retrouve ici le leitmotiv de la pièce : comment penser autrement notre société, et surtout de manière collective ? Ce n'est pas sans nous rappeler le mouvement Nuit Debout ou celui d'Occupy Wall Street. Jacques, pris de folie, veut tuer l'idée. Un coup de feu part, et TINA se relève avec le sourire. Quitte à ne pas pouvoir la tuer sur scène, les animateurs vont tenter de créer leur propre monde, où TINA n'aurait plus sa place. Voici le point d'acmé du spectacle, une joyeuse débandade libératrice, où nos cinq compagnons courent dans tous les sens, renversent partout des brouettes de sable… le tout sur un air de samba ! Nous voilà dans le désert du Mexique, où les animateurs tentent coûte que coûte de poursuivre l'émission, alors qu'une vache et un cheval apparaissent dans l'obscurité… Un dernier chant, puis la régie annonce « Antenne dans cinq secondes ». Tout est remis en place et voici notre drôle de bande qui se réinstalle sur les chaises pour prononcer une dernière fois le nom de l'émission : Epigraphe.

C'est une belle réussite pour le come back du collectif belge, dont les comédiens jouent avec brio les cinq animateurs à la personnalité bien trempée de Rumeur et petits jours. Des rumeurs hilarantes et pleines de sens qui forment au final un grand soir réussi.

Avec l'avènement des réseaux sociaux et des nouvelles formes de communication mais aussi de célébrités, les marques ont engagé un nouveau processus de publicité, par des « influenceurs » et autres « ambassadeurs ». Loin des supports habituels, on assiste à un virage à 380° dans le domaine de la publicité et du marketing, même si les principes de bases restent les mêmes Mais cette communication nouvelle, celle qui rend souverains les gens comme nous et les hashtags, est-elle faite pour durer ?

PUBLICITÉ ET MARKETING : DE MAD MEN À INSTAGRAM

Agathe Hugel



Chiara Ferragni, blogueuse et «influenceur» sur Instagram

Alors qu'il y a cinquante ans les marques faisaient appel aux Mad Men pour produire les meilleures publicités possibles pour leur produit, à la télévision, dans les journaux, ou dans les rues, aujourd'hui la stratégie des marques a bien changé. Avec la génération d'Internet et des réseaux sociaux, elles concentrent plus leur publicité sur les jeunes ainsi que les formes de communication qu'ils utilisent, comme Instagram, YouTube, ou encore les blogs les plus populaires.

En effet, les marques accentuent leur présence en ligne et visent de plus en plus à changer leur style de publicité et de marketing. Désormais, les publicités se doivent d'être plus authentiques, plus parlantes aux consommateurs. Alors le nouveau moyen d'atteindre le plus grand monde tout en ne convoyant pas une image sur papier glacé est par les réseaux sociaux, là où la publicité se cache et se méprend pour de l'honnêteté.

Le phénomène de célébrité sur les réseaux sociaux donne un énorme coup de pouce à ces marques, qui face à la diversité de ces célébrités, a une grande sélection parmi laquelle choisir ses « ambassadeurs », ceux qui sauront « influencer » la communauté qu'ils atteignent, et les persuader d'acheter tel ou tel produit, ou de devenir fidèle à telle marque. Ces personnes, qui ne sont pas des mannequins auxquels nous ne pouvons nous identifier, mais des personnes comme tout le monde, que nous connaissons, sont les stars d'Instagram ou de YouTube, ces fameux bloggers que nous voyons partout. Ils sont suivis par des millions de personnes sur les plateformes sociales comme Instagram ou YouTube : Chiara Ferragni, Gigi Hadid, la fratrie Kardashian, le clan de Taylor Swift, des vloggers comme Zoella ou encore, si nous nous voulons patriotiques, EnjoyPhoenix.

Ils deviennent les ambassadeurs silencieux mais reconnus des plus grandes marques, car celles-ci estiment qu'ils sont des bonnes représentations de leurs valeurs, ce qui est très important en publicité, qu'elle soit classique ou non. C'est également par ce biais que ces ambassadeurs sont rémunérés, très grassement pour les plus importants. Cela peut aller par exemple jusqu'à 300 000$ pour une simple vidéo sur YouTube avec placement et critique de produit, ou encore jusqu'à 100 000€ pour une petite photo Instagram. Ce nouveau procédé peut paraître simple, mais ce nouveau type de publicité est le fruit de stratégies importantes de la part de ces ambassadeurs ainsi que de la part des marques, puisque le contenu de la marque se doit d'être mis en valeur tout en gardant une certaine authenticité dans la publication.

Aujourd'hui, les réseaux sociaux permettent de réelles interactions entre une marque et ses utilisateurs. On n'est plus dans une « réception » classique de la publicité, mais bien dans une communication à deux sens. Ce nouveau type de marketing permet en effet de créer une relation avec quelqu'un qui, de par son influence déjà établie, pourra établir de nouvelles relations pour la marque, et lui apporter une large base de fans qui pourront potentiellement se transformer en consommateurs. Cette relation va dans les deux sens, puisque la marque profite de l'influence de la personne et cette dernière est rémunérée.

Bien sûr, cette nouvelle forme de publicité pour une visibilité plus grande de la marque et pour atteindre un public divers rassemblé autour d'une personne célèbre est quelque chose de très moderne, que l'on n'aurait pas pu trouver auparavant, simplement parce qu'aujourd'hui la technologie le permet. Mais on ne peut s'empêcher de faire remarquer que ce type de communication, sans considérer la publicité qu'elle permet, n'est qu'une culture du moment, de l'instant que l'on peut saisir par le biais d'une image ou d'une vidéo.

Ces « stars » d'Internet disparaîtront certainement dans quelques années, lorsqu'Instagram et YouTube ne seront plus que de lointains souvenirs. Les marques, elles aussi, devront adapter leurs nouvelles stratégies, mais cela ne devrait pas être trop difficile. Au vu de la grande différence entre les publicités des années 2000 et celles d'aujourd'hui, on se dit qu'elles ne manquent pas d'inventivité pour se renouveler !

RENCONTRE

WANG BING

L'INSOUMIS

Lisha Pu



Cinéma

A l'occasion de la sortie en salles françaises de son dernier long-métrage Ta'Ang, un peuple en exil entre Chine et Birmanie, dont l'avant-première nationale s'est déroulée au Café des images, nous avons rencontré l'immense cinéaste chinois Wang Bing à Caen. Fraîchement arrivé en France - en réalité depuis moins de vingt-quatre heures -, il nous accorde un entretien fleuve dans l'hôtel où il vient de se réveiller, juste avant de monter dans un train pour Paris. Rencontre avec un homme qui fusionne avec la définition d'un artiste total, à la vision radicale. Un cinéma qui respire l'osmose entre éthique et esthétique, un geste précieux pour un bien inestimable.



Cinéma

Ta'Ang est aujourd'hui votre sixième long-métrage, que représente le cinéma pour vous ? Quelle est votre conception du cinéma ?

Au début, le cinéma pour moi est une façon d'exprimer ma propre opinion sur la société. Le cinéma chinois est particulier, dans le sens où il est plus soumis à la censure que les autres arts, comme le théâtre. La production cinématographique a toujours été un secteur contrôlé et limité par l'État, ce dernier refuse d'attribuer une liberté de création à n'importe qui. De nos jours, l'art est plus difficile à contrôler, bien que le cinéma soit un cas particulier. Lorsque l'on rentre dans le métier, il faut réussir à trouver une liberté dans cette contrainte. Tout le monde fait face à ce problème, pour ma part, je préférais travailler en toute liberté. Le cinéma, que ce soit à l'étranger ou en Chine a longtemps été fondé sur une propagande de la société dont il a beaucoup de difficulté à s'en détacher car elle est au sein même de l'inconscient collectif de la production. J'espère qu'il va réussir à s'écarter du système. En ce qui me concerne, je suis ma propre vision des choses et ma liberté de penser. Je me moque de ce que les autres en pensent, je fais confiance à la manière dont je rencontre ce qui équivaut pour moi un bon sujet, une bonne histoire. C'est différent en France, car elle n'a pas la même Histoire que la Chine. Pour les personnes de ma génération, nous sommes tombés pile poil durant cette époque de mutation. Depuis les années quatre-vingt-dix, nous faisons face aux changements culturels et historiques, on se questionne sur l'avenir du cinéma, de la culture, de la liberté de création, parallèlement, c'est à cette période que j'ai commencé à produire. Pour le moment, je me trouve à l'intérieur de cette phase de changement, et cela me convient.

Vous êtes un cinéaste qui a toujours eu la conviction de porter un regard sur « le peuple », « les hommes sans noms », et avec votre caméra, vous leur donnez une parole, une visibilité.

Comme je viens d'évoquer, le cinéma du passé devait être représentatif des modèles exemplaires à suivre, c'est pourquoi il donnait de l'importance aux personnages influents de la société, qu'il soit ouvrier ou militaire selon les besoins de l'époque. Mon cinéma n'a pas une visée de propagande, mes personnages ne se soumettent pas à ce dictat, ils peuvent être n'importe qui. Je me fie à mon intuition, si je pense que c'est un bon sujet, alors je me lance. Que ce soit dans n'importe quels autres arts, l'intuition de l'auteur est très importante. L'histoire chinoise est fondée sur le confucianisme, elle est écrite par les hommes importants et célèbres. A l'inverse, les gens ordinaires ne s'inscrivent pas dans cette catégorie, et cela ne me pose pas de problème de les filmer. Filmer des gens ordinaires, c'est filmer les traces d'un changement palpable de la société.

Selon vous, est-ce que tous les sujets se valent et quelle serait la limite de la représentation cinématographique ?

Avant de passer par le cinéma, je viens des Beaux-Arts, et en dernier lieu j'ai choisi le cinéma pour son langage. En 1992, j'ai commencé officiellement à étudier le cinéma, trois, quatre ans avant, j'étais photographe de plateau. Entre cette période et A l'ouest des rails, il s'est passé environ dix ans où j'ai pratiqué des diverses activités. À la fin, ma passion est allée vers le cinéma car je considère que c'est l'art dont l'expression est la plus libre et les frontières les plus minces. Ce langage est ce qui me convient le mieux.

Vous avez débuté au cinéma avec une fresque de neuf heures, et généralement, vos films ont une durée relativement longue. Comment pourrait se définir votre rapport au temps, à la durée et au rythme en tant qu'individu et en tant que cinéaste ?

A la base, le potentiel du sujet d'A l'ouest des rails est très complexe et profond. Il y a beaucoup d'habitations, de secteurs d'usines et de chemins de fer divers et variés. Tous ces sujets sont difficilement exprimables sur une durée courte, d'ailleurs, nous avons échoués à nous y essayer. Comme le film a besoin d'une certaine durée pour faire exister les personnages et l'histoire, alors naturellement, il est long. Je n'ai pas de préférence sur la notion du temps, c'est le sujet qui me l'impose. Il y a une autre raison, c'est que je ne compte pas pour la production cinématographique de mon pays. Le cinéma chinois fait face à ses propres événements historiques mais le plan formel, la langue elle, n'a pas changé. La Chine n'est pas un petit pays, mais proportionnellement, il y a très peu de cinéastes. L'Histoire du cinéma chinois est relativement courte… et avec l'arrivée de Zhang Yuan et de Wang Xiaoshuai, bien qu'ils aillent vers un cinéma indépendant, la langue de leur cinéma n'a pas complètement changé non plus. Quand tu regardes The Square (documentaire de Zhang Yuan qui décrit une journée dans la vie de la Place Tian'anmen en 1994, cinq ans après l'écrasement d'un mouvement démocratique dirigé par les étudiants en 1989) ou Derrière la Cité interdite (fiction de Zhang Yuan, l'un des premiers films évoquant l'homosexualité en Chine), le sujet a changé, mais le langage reste le même par rapport au cinéma classique. Tandis que ces films se situent fin 1980, début 1990, lorsque moi j'ai commencé à filmer en 1999, notre vision du cinéma avait changé, de même pour ses modes d'expressions. A présent, chacun répond à ses propres nécessités en fonction du choix de ses sujets. Lou Ye, Wang Xiaoshuai, Zhang Yuan… ont beaucoup fait de films sur la jeunesse, ce sont tous des films de fiction, en cela, il n'y a pas

beaucoup de différence avec le cinéma classique.

Le numérique est apparu lorsque nous avons commencé à faire du cinéma, et comme on n'a pas eu l'occasion d'utiliser la pellicule, on a été totalement détaché du mode de production d'antan. A l'inverse, nous avons eu un rapport radicalement individuel à la production puisqu'à ce moment-là, grâce au Macintosh, on a pu faire le montage par nos propres moyens. Tandis que les personnes que j'ai évoquées précédemment devaient utiliser les outils que la production étatique leur fournissait, quand nous avons commencé dans le métier, ces conditions n'existaient plus, indépendamment de notre volonté. Nous avons ainsi tous commencé par la vidéo et le numérique et cela nous a permis une liberté incroyable, personne ne devait alors nous dicter notre travail. Avec l'ordinateur et la révolution numérique, on pouvait tout faire ce qu'on voulait. Le numérique possède ses propres caractéristiques et ces nouvelles conditions de création ont à la fois facilité le changement et façonné notre travail. Par rapport à la pellicule, le numérique est détaché des contraintes économiques, notamment pour le montage. Le numérique a scellé un avant et un après : avant le cinéma était un organe étatique, maintenant, il est du côté de la création individuelle.

À partir des années 2000, tous les arts convergent vers le mouvement d'un art axé sur l'individu, le mien y compris. Depuis 1996, j'ai senti que l'avenir de l'art allait vers cette tendance-là, et que bientôt, ça n'allait plus être des représentations de la nation, ni du collectif, mais de l'individu. Entre 1998 et 2001, tout fuyait vers ce sens, alors en 2004, beaucoup de films ont été symptomatiques de ce grand bouleversement.

Le cinéma chinois dans son intégralité manque d'indépendance, de même que dans son histoire, il manque des films d'auteurs. Par exemple, avant la période florissante de Shanghai, il était principalement lié aux cirques et aux divertissements, comme le montre Shadow Magic de Ann Hui, il n'était pas considéré comme un art. C'est pendant la période de Shanghai que le cinéma chinois a été élevé au rang d'art, bien que paradoxalement, il a toujours été au service de la propagande. Après la révolution communiste en Chine, une nouvelle ère a commencé, et à l'initiative de Xie Jin et d'autres réalisateurs, ces deniers ont développé ce cinéma révolutionnaire jusqu'en 1982 environ. Puis, il y a eu la Cinquième génération portée par Zhang Yimou, Chen Kaige avec la production des films comme Terre jaune, Le Sorgho Rouge ect. qui continue jusqu'en 1995. Après cette période, ils basculent dans le cinéma commercial. Bien que leur aspect formel a changé, leur idéologie prolonge encore celui du cinéma classique. Ce n'est pas un cinéma de l'individu, mais du collectif. Si la qualité de l'image, la lumière et les couleurs ont bien changées, en revanche, la place du cinéma dans la société, elle, n'a pas évoluée puisque qu'elle est encore balisée par l'Etat.

Lorsque que l'on regarde l'histoire du cinéma chinois, il n'est pas totalement revenu à son statut d'art, maintenant, il est toujours influencé par l'économie mais aussi par la politique. Les productions commerciales sont médiocres, ce sont des pales copies du cinéma hongkongais et taïwanais des années quatre-vingt-dix. Un jour, j'ai décidé de regarder ce qu'ils avaient fait, et bien que ce soit des nouveaux réalisateurs, il n'y a aucune créativité, la qualité était même pire que les productions dont ils voulaient s'en inspirer. Je n'exagère pas, c'est la vérité, il suffit de regarder toute la production de cette époque, cela fait partie de l'Histoire du cinéma chinois. Dans ces conditions, dans cette époque, dans cette Histoire, je me demande quelle est ma liberté de création. Que ce que je peux filmer ? Le premier point est que je n'ai pas envie de gaspiller mon temps, deuxièmement, comme je ne possède pas le soutien de l'industrie, que ce soit sur le plan financier ou humain, personne n'a envie de travailler avec moi. Et pour des raisons pragmatiques, je suis retourné au documentaire. Ce genre me donne plus de liberté, me demande peu d'implication financière et les sujets sont extrêmement variés. Ce sont dans ces conditions que j'ai trouvé ma liberté de production.

Quelle regard projetez-vous sur la Chine dans trente ans ?

Je ne suis pas divin, je ne peux pas deviner le futur.

Et à travers votre regard de cinéaste ?

Depuis la dernière dynastie Qing, à partir du « Xin Wenhua Yundong » (New Culture Movement) à nos jours, cela fait presque cent ans que la culture chinoise a évolué vers une inspiration de l'Occident. Historiquement, il y a eu les « San Ming Zhuyi » (les Trois principes du peuple, aussi appelés «Triple démisme» tels que formulés par Sun Yat-sen, sont les principes de démocratie libérale, de nationalisme et de justice sociale), le communisme, puis aujourd'hui où nous sommes dans une époque complexe en proies aux grands changements. Quand est-ce que ce pays arrivera à un Etat de raison, d'intelligence, de liberté et d'égalité pour aboutir à une société stable ? Personne ne le sait, mais c'est en cours. Toutes les décennies, les nations connaissent des bouleversements, mais pour moi, la Chine est toujours en mutation.

Je ne sais vraiment pas… trente ans, c'est long, mais c'est aussi court. Quand j'ai commencé à étudier à l'université en 1987, jusqu'à maintenant, trente ans se sont déjà écoulés en un claquement de doigt, certes, cette société a connu beaucoup de changements, mais pas assez. Donc en conclusion, trente ans, c'est trop peu pour la Chine, il lui faut au

moins cinquante ans pour espérer un tournant culturel important à la hauteur de nos espérances. L'élite intellectuelle chinoise se constitue à travers les efforts des générations, on se pose des questions sur eux. Les évolutions d'une société se basent sur des projets à partir desquels les gens concrétisent leurs désirs. Tout le monde devrait se sentir concerné et faire des efforts pour atteindre ce but. C'est très simple, il y a deux sortes de personnes : d'un côté, les gens talentueux qui peuvent donner l'exemple, puis de l'autre, ceux qui appliquent le changement sur eux-mêmes, je fais sans doute partie de cette deuxième catégorie. Je ne dois pas perdre en vue mes idéaux et mes projets, c'est tout ce que je peux faire.

Comme de plus en plus de réalisateurs indépendants chinois, votre statut de cinéaste demeure précaire dans votre propre pays, néanmoins, quelles sont vos perspectives d'avenir pour le cinéma chinois ainsi que son rapport à la censure nationale ?

Le cinéma et la télévision sont assujettis à un contrôle économique et politique, certains réalisateurs se soumettent à cela. Pour ma part, je n'ai pas besoin d'autant d'apport financiers, il existe des matériels moins coûteux. Chaque personne traite le problème différemment, toutefois, parmi ces individus qui sont dans le système, il y aura peut-être aussi du changement… pour ma part, je laisse ma place aux autres.

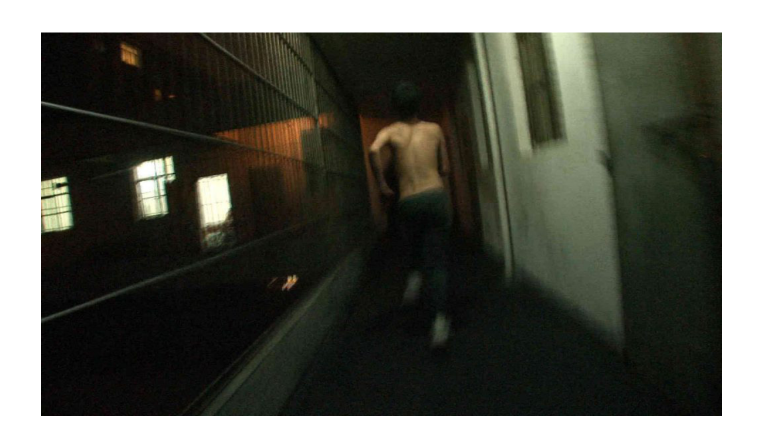
Avez vous des conseils à donner à des futurs cinéastes ?

Je n'en ai pas, avec la différence d'âge et les épreuves, je pense que chaque personne doit utiliser ses propres capacités. Chaque génération possède son indépendance et sa propre opinion sur le monde. Les autres personnes ne doivent pas se tenir devant eux avec un discours préétabli. Au contraire, ils doivent faire par eux-même l'expérience de la maturité, comme nous tous qui sommes passés par là.

Remerciements à Yannick Reix, Emmanuel Burdeau, Pascale Wei-Guinot et Pu Ruhua.







27-29 nov. 2016
18:30, 20:00 & 21:30

Ciné 13 Théâtre
1 Avenue Junot, 18e



INDEPENDENT FILM FESTIVAL

30 nov. au 1 dec. 2016
19:30, 21:00 & 22:30

Fondation Jérôme Seydoux - Pathé
73 Avenue des Gobelins, 13e

www.filmfestival.paris

LE ROI EST MORT, LA MONARCHIE SURVIT

Le roi de Thaïlande, Bhumibol Adulyadej, surnommé Rama IX, est mort le 13 Octobre à l'âge de 88 ans. Il régnait sur le pays depuis son couronnement en 1946, et succédait à son frère qui est mort dans des circonstances inconnues. Aujourd'hui, c'est son fils, Maha Vajiralongkorn qui doit prendre sa place, mais non sans réticences.

Agathe Hugel

Après la mort du roi Bhumibol en Thaïlande au mois d'octobre, le pays demeure en état de choc. Catastrophé. Pendant près de 70 ans, il avait été leur souverain, le père de la nation. Même ces dernières années, malgré une longue absence due à sa fatigue et ses maladies, le peuple lui est resté fidèle. Comme le veut la tradition, les funérailles du roi auront lieu dans un an, à la fin de la période de deuil national. Le peuple, vêtu de noir et blanc, couleurs officielles du deuil thaïlandais, pleure toujours son souverain.

Au-delà de la tristesse, il est également inquiet : en effet, le fils de Bhumibol, qui doit lui succéder, n'est pas un prince des plus à même de régner sur le pays. Si son père paraissait plus strict et sérieux dans sa représentation de l'Etat (même s'il a également été critiqué), Maha Vajiralongkorn au contraire, est connu pour avoir une personnalité sulfureuse, et une vie un peu compliquée. En plus de sa réputation de fêtard et de ses histoires amoureuses peu conventionnelles, le prince Maha n'est pas réellement impliqué en politique, et ses opinions sont tout à fait inconnues, ce qui inquiète la population.

Le problème de la succession

Désigné en 1972 par Rama IX comme son successeur officiel, Maha Vajiralongkorn n'est, semble-t-il, pas tout à fait prêt à gouverner. Il a demandé à retarder son couronnement, afin qu'il puisse avoir le temps de faire son deuil tout comme le peuple de Thaïlande. Cette demande inhabituelle n'est pas tout à fait rassurante pour le pays qui, en attendant son nouveau souverain, est gouverné par le président du Conseil Privé du roi, Prem Tinsulanonda, un général de 96 ans réputé pour ses mauvaises relations avec le futur prince.

La succession douteuse de Rama IX porte à croire que la transition entre lui et son successeur sera incertaine. L'économie est en berne et le pays, en crise depuis une décennie, est la proie d'un combat entre des forces politiques adverses. De manière cyclique, le pays subit des coups d'Etat entrepris par l'armée, fidèle au roi, afin de renverser des gouvernements civils considérés comme des menaces pour l'institution suprême qu'est la monarchie thaïlandaise. Depuis 2014, les militaires sont au pouvoir, et jouissent de capacités illimitées pour gouverner le pays. Ils souhaitent assurer une transition stable afin que le pays ne souffre pas de l'arrivée d'un nouveau prince.

Toutefois, au moment où il arrivera au pouvoir, le prince Maha, ou Rama X, devra faire face à plusieurs difficultés. D'abord, le doute et l'incertitude du peuple : d'après Thitinan Pongsudhirak, de la faculté de Sciences Politiques à l'université Chulalongkorn à Bangkok, « les gens sont anxieux et appréhendent l'avenir proche, parce que le roi a joué un rôle si fondamental dans la transformation de la Thaïlande en une nation moderne ». Mais aussi, il lui faudra établir un nouvel équilibre de pouvoir, principalement avec l'armée qu'il n'a jamais côtoyée mais qui était le principal allié de son père. Pour M. Pongsudhirak, « la junte militaire et le haut commandement joueront un rôle clé pendant cette délicate période de transition ».

Quel avenir pour la monarchie ?

Cette situation pour le moins inconvenante nous fait pourtant réfléchir sur l'avenir de la monarchie en Thaïlande, mais également dans le monde. En effet, si l'on prend comme référence absolue un système démocratique, le problème de la succession monarchique se pose : personne ne choisit le souverain, il n'est pas élu, et il peut avoir des visions et pratiques politiques tout à fait opposées à ce que le pays souhaite. Sa seule légitimité vient de sa famille. Aujourd'hui, est-il possible de conjuguer monarchie et pouvoir légitime, dans un monde qui se veut démocrate mais où existent toutefois de nombreuses traditions ?

En Grande-Bretagne, si la monarchie et la famille royale sont des traditions que l'on associe bien volontiers au pays, une nouvelle opposition à la monarchie émerge et appelle à l'abolition du régime lorsque la reine, Elizabeth II, va mourir. Ils protestent contre son absence de légitimité, mais aussi contre le coût que l'institution représente pour la population. Toutefois la reine n'a qu'un rôle d'apparat et n'a aucun pouvoir décisionnaire dans le pays, ce qui ne semble pas poser de gros problème politiquement. En Thaïlande, le roi avait plus de pouvoirs, et selon le South China Morning Post en 2013, sa présence « empêche la démocratisation (du pays) et creuse la polarisation de la scène politique ».

Finalement, la question est de savoir si la monarchie est plus un archaïsme politique ou un véritable garant de la démocratie. Des régimes monarchiques peuvent-ils survivre encore longtemps dans notre monde démocratisé ? Ou bien sont-ils voués à échouer à terme, car ils ne sont que des vestiges de temps politiques anciens et désormais obsolètes ? Le futur nous le dira.

Lilian Suwanrumpha / AFP



Actualité

RETOUR SUR LE FESTIVAL INTERNATIONAL DE CINÉMA « WAR ON SCREEN »

Du 28 septembre au 2 octobre dernier s'est déroulé la quatrième édition du festival « War On Screen » entre Châlons-en-Champagne et Suippes.

Astrig Agopian

Le ciel est gris et le froid s'installe à Châlons-en-Champagne lorsque le tapis rouge est déroulé devant le cinéma la Comète. Mais il en faudrait bien plus pour effacer les sourires affichés sur les visages des bénévoles et du staff. Depuis quelques semaines déjà, les affiches du festival sont placardées dans toute la Champagne, jusqu'à Reims. Cette année, c'est Fabrice Le Hénanff qui l'a dessinée, inspiré par la photographie « Raising the Flag on Iwo Jima ». Sauf que c'est une caméra et non un drapeau que portent les soldats dans cette version revisitée.

« War On Screen » peut être littéralement traduit par « guerre sur écran ». Créé en 2012 par Philippe Bachman, désormais son délégué général et programmateur, ce festival projette des films de fiction et des documentaires concernant la guerre. Il a pour vocation de donner la parole aux cinéastes à propos des conflits ainsi que des acteurs qui les mènent et les subissent. Une dizaine d'organisateurs et une centaine de bénévoles ont permis au festival de grandir, le tout parrainé par l'acteur Albert Dupontel.

La guerre au cinéma, c'est aussi bien des conflits anciens qu'actuels, réels qu'imaginaires. C'est un thème évoqué dans beaucoup de genres différents, de la comédie au drame social en passant par le film d'espionnage. Cette diversité est reflétée dans la programmation du festival à travers de nombreuses catégories : « La Guerre d'Algérie au cinéma », « La guerre vue par Truffaut », « Fuir la guerre », « Vivre assiégé », « La guerre en Chine (1930-1945) », « Quand le cinéma accuse » ou encore « Rire de la guerre avec Woody Allen». Des évènements sont également organisés en parallèle des projections de films : tables rondes, master class, expositions photo, ateliers jeune public, jeux vidéo, etc.

L'édition 2016 comprenait un jury international présidé par la réalisatrice Muriel Coulin, accompagnée par le journaliste Thierry Jousse, le photographe Patrick Chauvel et la comédienne Ginger Roman. Il y avait également un jury du court-métrage présidé par la cinéaste Virginie Legeay et composé de lycéens de la Champagne-Ardenne. Pour la première fois cette année, un jury étudiant composé d'étudiants de l'École des Officiers de l'Armée de l'Air et de l'Institut d'Études Politiques d'Aix-en-Provence a également remis un prix.

Le palmarès 2016

Le grand prix du jury a été remporté par Fuocoammare, Par-Delà Lampedusa du réalisateur italien Gianfranco Rosi. A Good Wife réalisé par Mirjana Karanovic s'est vu remettre la mention spéciale du jury. Le prix de la mise en scène a été attribué à Wissam Charaf pour Tombé du Ciel. Le prix du public et le prix du jury étudiant ont été remportés par Les Oubliés de Martin Zandvliet. Côté court-métrages, Now News From Home de Patrick Zocco a remporté le prix du meilleur court-métrage. Le coup de cœur du jury lycéen est revenu à Loups d'Alvaro Rodriguez Areny.

Rendez-vous à l'automne 2017 pour la cinquième édition du festival « War On Screen » !

L'ESTHÈTE DES ESTHÈTES AU PETIT PALAIS :
UNE EXPOSITION SUR OSCAR WILDE À NE PAS MANQUER

Il a un peu du poète, de l'esthète, du dandy, de l'Irlandais, du Français, de l'Anglais, du prophète... Journaliste à succès, conférencier brillant, critique d'art réputé, grande figure de la haute société, élève de John Ruskin, auteur de contes, de nouvelles, romancier reconnu... Oscar Wilde fut un homme total.

Hortense Raynal

C'est au Petit Palais, lieu exceptionnel de Paris (construit à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1900) que se déroule cette exposition tout aussi exceptionnelle, que la France consacre à l'Irlandais Wilde. D'emblée, on pénètre dans une ambiance bleutée, à l'ombre d'une tapisserie imitation XIXème, à l'anglaise, dans la première salle qui nous raconte ses débuts et nous rappelle l'homme raffiné qu'il était. S'en suit un rouge vif, qui agresse l'œil. Sur le mur, des critiques tout aussi vives, glorifiant les peintres Richmond ou Watts mais aussi des critiques acerbes attaquant Tissot qui « peint de façon dépourvue d'intérêt des objets tout aussi dépourvus d'intérêt » et bien d'autres. Avec ce rouge, on voit alors déjà poindre l'image de l'homme sulfureux. S'en suivent d'autres salles et d'autres couleurs, comme autant de nuances sur la palette du polyvalent Oscar Wilde. Toutes ces salles sont ornées d'aphorismes sur les murs tels que celui-ci :

« The telling of beautiful untrue things, is the proper aim of art. »
(Dire des choses belles et fausses est le véritable but de l'art).

On vagabonde dans sa correspondance (Mallarmé, Goncourt,...) avec délice au fil de ses lettres en anglais ou en français, on s'exclame devant une faute d'orthographe française, on apprend qu'il a été, parmi toutes ses autres casquettes, le rédacteur en chef d'un magazine féminin, on sourit devant ses portraits d'époque datés, où Oscar Wilde trône affublé d'une fourrure imposante et d'un chapeau exubérant et l'on pense alors aux lignes du Portrait de Dorian Gray (1890) qui constitue un morceau de bravoure de la littérature mondiale, un hymne à la jeunesse et à la beauté :

« La beauté est la seule chose qui mérite qu'on la possède. [...] On dit parfois que la beauté n'est que superficielle, cela peut être, mais tout au moins elle est moins superficielle que la Pensée. Pour moi, la Beauté est la merveille des merveilles. Il n'y a que les gens bornés qui ne jugent pas sur l'apparence. Le véritable mystère du monde, c'est le visible, et non pas l'invisible... »
C'est encore la transgression, le renversement de ce qui paraîtrait être la norme qui fait mouche chez Wilde. Ce passage traduit en français peut s'écouter très agréablement au détour des déambulations, dans un coin tranquille sur un banc, un livre audio étant diffusé via une enceinte sortant du plafond. L'exposition est dense, riche, pleine de petits détails, on y aperçoit notamment une très belle affiche peinte datant de 1895 représentant Loïe Fuller, la Fleur de rêve, « La Danseuse » dont le biopic est sorti il y a peu au cinéma grâce à Stéphanie di Giusto et qui fait l'objet d'un article dans le numéro d'octobre de Maze Magazine. Des échos se créent, des liens à l'actualité... Dans la salle consacrée à Wilde le dramaturge, il est possible d'admirer de nombreuses représentations de sa pièce Salomé, projetées tour à tour sur le sol de 1920 à 2011 et qui permet de voir combien l'art voyage dans le temps en épousant plusieurs formes et plusieurs vies.

Mais si l'auteur de génie est glorifié par cette exposition, il n'a pas toujours été le Sphinx du Père Lachaise (son tombeau prend la forme d'un Sphinx) : on plonge également dans sa douleur. Durant ses heures sombres passées en prison injustement pour cause d'homosexualité mais dont il est ressorti un des plus beaux textes sur la douleur que l'humanité aie porté intitulé De Profundis et que l'on s'empresse d'aller (re) lire une fois sorti de l'exposition. On part interloqué(e) en pensant qu'on peut être à la fois un artiste extraordinaire et bafoué, rejeté par la société, tordu de douleur mais la douleur peut être sublimée par l'art et la création peut faire de la boue de l'or, pour reprendre l'expression baudelairienne. La culture est là pour nous élever. Alors, l'aphorisme du portique de sortie prend tout son sens :

« We are all in the gutter, but some of us are looking at the stars. » (Nous sommes tous dans le caniveau, mais certains d'entre nous regardent les étoiles).

Oscar Wilde, L'impertinent absolu, du 28 septembre 2016 au 15 janvier 2017 au Petit Palais

LEGENDS : LE JEU DES ALTMERS ET DU HASARD

Cette année, la Paris Games Week 2016 fut fourmillante de délicieuses nouveautés : le majestueux Eagle Flight d'Ubisoft, dont la magie de la réalité virtuelle transforme un Paris post-apocalyptique en champ de bataille où s'affrontent deux équipes d'aigles à coup de bourrasques et de serres ; sans compter l'impressionnant Horizon Zero Dawn de Sony et son monde de nature vierge et ouvert, peuplé de troupeaux d'animaux mécaniques… et pendant ce temps, certains studios consolident leurs anciennes licences. C'est le cas de Bethesda, qui après le remake de Skyrim : Special Edition nous livre au salon sa version bêta ouverte de Legends, son nouveau jeu de cartes : l'occasion pour Maze de tester sa chance en replongeant en plein Tamriel.

Yannis Moulay

Écrans

Encore un jeu de carte ?

Et oui. Le jeu de cartes est à la mode et intéresse bien Bethesda, studio-mère des Elder Scrolls toujours plus cultes (Daggerfall, Morrowind, Oblivion, Skyrim …) et des incroyables Dishonored (Dishonored 2 était d''ailleurs jouable en démo). Aussi, l'influence d'Hearthstone de Blizzard (puissante référence en la matière) infuse de manière assumée bon nombre de mécaniques de gameplay. Une énergie qui augmente un peu plus à chaque tour permettant de jouer des cartes plus puissantes, composition personnalisée de decks, plateau interactif … C'est ailleurs qu'il faut trouver l'originalité du jeu et elle se trouve en grande partie dans l'univers démentiellement riche des Elder Scrolls. On retrouve toutes les races, créatures, personnages, peuples, références, sorts, objets phares de la série … Le joueur est (re)plongé dans un monde fascinant, qui ravira les afficionados et autres Dovakhiins, sans se montrer pour autant indigeste pour les débutants grâce à ses graphismes léchés de peintures animées à la Guild Wars 2. De petits mécanismes propres au jeu sont ainsi joliment repensés, comme les Captures d'âmes permettant de créer de nouvelles cartes.

Legends a cela d'intéressant qu'il ne rompt pas avec ses racines RPG en surfant sur le fan-service. Vous incarnez une race au début de l'aventure et l'expérience gagnée augmentera le niveau de votre personnage qui bénéficiera de bonus en fonction de votre choix. Ainsi, les Brétons gagnent plus de cartes à Protection, annulant les premiers dégâts subis tandis que les Khajiits se spécialisent dans les attaques éclairs et le larcin. De plus, chaque carte à jouer possède une caractéristique : Force, Intelligence, Agilité, Volonté ou Endurance, sans compter les cartes neutres. C'est la combinaison de deux caractéristiques qui composera un deck d'une classe particulière à associer au personnage, que ce soit un deck Magelame (Volonté + Endurance), Rôdeur (Force + Agilité), voire Moine (Volonté + Agilité).

Un autre grand changement touche le plateau de jeu qui se dédouble ! Il est ainsi possible de placer ses cartes sur la partie gauche ou droite (dont le bonus de terrain garantit un tour de furtivité aux créatures). Il faut donc placer judicieusement ses cartes en fonction du combat, en protégeant ses deux ouvertures et en s'adaptant aux situations changeantes

- les deux parties du plateau ne communiquant pas sauf exceptions. Le tout s'accompagne évidemment de nouveaux effets de cartes succulents à découvrir comme les protections, la ponction, la létalité ou le chapardage. Le résultat n'en est que plus nerveux, intense et épique.
Pourquoi ça marche

On ne va pas se mentir : Bethesda n'a pas développé Legends uniquement pour le plaisir. Dans l'industrie, la fièvre des jeux de cartes est de plus en plus forte : Hearthstone bien sûr mais aussi une flopée de nouveaux jeux sur PC et surtout mobile. Les français Malkyrs, également présents à la PGW 2016, proposent même dans leur Pillars of Eternity un capteur connecté pour pouvoir invoquer directement à l'écran des cartes bien réelles, curieux mélange entre Magic et les Amiibos. Pourquoi un tel engouement des développeurs et une telle vitalité du secteur ? La réponse tient en une phrase.

Gagner de l'argent grâce à la frustration

Le jeu de carte est un exemple d'école des jeux exaltant les passions des collectionneurs qui sommeillent au fond de nous. La recherche du deck parfait est une quête que le joueur s'impose à soi-même dès qu'il s'investit un minimum dans le jeu et son but sera toujours d'acquérir des cartes plus rares, plus puissantes, plus intéressantes. Monter de niveau devient accessoire, ce n'est au final qu'un prétexte qui cache la véritable motivation de l'avancée : recevoir de nouvelles cartes en récompense.

Cela s'accompagne d'un système économique adéquat qui suit le schéma ARM classique : Acquisition (avoir un maximum de gens qui commencent à jouer), Rétention (les garder sur le jeu) et Monétisation (les faire payer).

Le jeu de cartes est souvent gratuit pour toucher un grand public, sans engagement évidemment : c'est l'Acquisition. Que ce soit l'univers de Warcraft ou de The Elder Scrolls, les gens familiers à ces mondes vont s'y intéresser et les tester, « juste pour voir ». Après tout, une partie ne dure qu'une dizaine de minutes ! Une fois que c'est fait, le jeu sait user de l'investissement du joueur au sein du jeu (niveau d'expérience, mode histoire certes bancal mais fleurissant de récompenses, augmentation du profil, complexification des decks …) pour le faire rester sur le jeu : Rétention.

Vient l'heure de la Monétisation. Ici, c'est du Pay to Fast : les seules transactions internes au jeu permettent d'acquérir un certain nombre de paquets de cartes aléatoires contre de l'argent réel (hard money) tout en permettant au joueur de bénéficier de ce service en échangeant de la monnaie virtuelle (soft money, or ou septims, même si cela prend beaucoup plus de temps). Les offres, forcément intéressantes car engageant de faibles sommes, attisent donc l'intérêt du joueur frustré par son deck et désireux de le faire progresser avec de meilleures cartes. Cependant, au final, ce que le joueur achète, c'est du hasard pur, puisqu'il est souvent incapable de savoir ce qu'il a acheté. Et ça marche ! Le hasard excite et une petite partie en lui croit toujours qu'il a une petite chance d'avoir une carte épique ou légendaire. De plus, les faibles sommes sont finalement assez indolores puisqu'elles s'inscrivent dans une progression au sein d'un jeu que le joueur connait et apprécie : ce n'est pas comme s'il devait débourser la même somme pour un jeu qu'il ne connaît pas et sur lequel il pourrait être déçu.

Legends l'a bien compris. Réunissant les grands thèmes de The Elder Scrolls dans une ambiance pulsante de magie arcanique, le jeu surfe sur l'engouement des jeux de cartes avec élégance et finesse. Saura-t-il faire de l'ombre au géant Hearthstone ? Vu la richesse du jeu, à peine en bêta, et l'expérience de Bethesda qui est très loin de l'amateurisme, ce n'est clairement pas impossible…



AGNES OBEL VOUS GLACE LE SANG

Sofia Touhami

Octobre, et le vent froid qui l'accompagne, ont amené dans nos chaumières la perle rare de la saison. Citizen of Glass, le nouvel album d'Agnes Obel, nous a fait frémir une fois de plus.



DR

L'esprit scandinave à son paroxysme

Il est rare que les chanteurs issus des pays nordiques arrivent à s'exporter dans nos contrées. A quelques rares exceptions, la mentalité scandinave a du mal à communiquer avec notre sensibilité musicale d'Europe occidentale. Ceci s'explique, entre autres, par la froideur légendaire des habitants de contrées neigeuses où il ne fait jamais jour. Agnes Obel est le symbole même de cette déprime ordinaire. Chacune de ses paroles, chacun de ses morceaux, est un concentré de tristesse sublimée, typique de sa région danoise natale.

L'erreur d'une débutante

On connaît Agnes Obel depuis maintenant quelques années. Elle avait traversé les frontières pour la première fois avec Philarmonics, et son tube Riverside. La facilité avec laquelle tout le monde s'était emparé de la partition de piano de ce single était symptomatique du côté débutant de la chanteuse. C'était d'ailleurs assez dommage qu'on ait pu s'approprier un bijou de sincérité avec autant de désinvolture. Il y avait pourtant sur cet album quelques perles trop rapidement oubliées comme Over the Hill et Avenue.

Deuxième essai, dédoublement

Ce premier album n'était pas un échec, mais on pourrait le qualifier de balbutiement. Une version floue de tout ce que la chanteuse avait réellement à nous offrir. Quelques années plus tard, c'est accompagnée qu'elle est revenue nous présenter son second album Aventine. En plus du piano accroché à ses mains, elle a construit ce deuxième opus en y ajoutant un violoncelle. Nous avons alors fait face à un passage important ; celui d'une musique sobre et timide à une musique fondamentalement triste et affirmée. Nous n'étions plus en présence d'une musique déprimante passe-partout que l'on peut retrouver dans n'importe quelle playlist des jours pluvieux. Aventine était placé sous le signe de l'intellectualisation du chagrin, de la pureté des larmes. Le fil conducteur de l'album élevait le mal-être ambiant à un niveau seulement accessible par la réflexion intense. Plus question de n'être qu'une simple chanteuse parmi d'autres, Agnes Obel s'était alors investie du rôle de penseuse officielle du chagrin en musique. Le résultat était grandiose, on retiendra surtout Words Are Dead, le titre le plus engourdissant de l'album.

La confiance et ses expérimentations

Forte d'une réputation presque impossible à défaire, Agnes Obel s'est laissé deux ans pour penser son troisième album. Citizen of Glass est audacieux, ambitieux, novateur, expérimental et excessivement réussi. Il est loin le piano solo, la jeune danoise a maintenant plusieurs cordes à son arc : violon, violoncelle, alto font partie intégrante des arrangements. Mais plus encore, les touches électro discrètes inscrivent l'album dans l'ère du temps tout en rompant nettement d'avec la soupe de samples que l'on nous serre quotidiennement à la radio.

Entre folklore et modernité

Dans ses deux albums précédents, on voyait déjà poindre l'influence du folklore nordique dans les sonorités. Dans ce troisième album, on observe un énorme parti pris ; le froid danois traverse chaque chanson et vient glacer le sang de quiconque ose le défier. Ajoutez à ces références historiques et musicales l'audace des modulations électroniques des voix et vous obtenez la recette gagnante du meilleur album du trimestre.

En bref, il est vrai qu'on peut se permettre d'écouter d'une oreille inattentive toutes les productions d'Agnes Obel. Mais la maturité apportée par les années donne à ces chefs d'œuvre de la tristesse un côté intellectuel qu'on ne peut négliger. Si vous souhaitez vous nourrir d'une bonne tristesse, ou si vous voulez simplement faire le premier pas vers un genre de musique singulier comme le style scandinave, alors il est impératif de plonger immédiatement votre corps tout entier dans la musique d'Agnes Obel.

DÉCOUVRE « HAWA »,

NOUVEAU REPÈRE DE L'ART DU « MONDE ARABE »

Elles sont jeunes, étudiantes et passionnées. Myriam Taider et Khedija Dhaoui sont les fondatrices de « Hawa », revue susceptible de changer votre perception du « Monde Arabe ».

Louise des Places

Magazine participatif sur l'héritage culturel des pays du Maghreb et du Moyen-Orient, Hawa (à ne pas confondre avec le magazine féminin du même nom) est l'agréable surprise de cet hiver. À travers un site web épuré, on découvre des artistes plasticiens, des peintres engagés, des DJ, des créateurs de mode, des écrivains, et plus récemment cinéastes (leur dernier article porte sur les frères Nasser) qui nous permettent de nous ouvrir à cette partie du monde fascinante bien que quelque peu méconnue du point de vue artistique.

Les deux jeunes femmes s'intéressent à toutes les formes d'art et aux artistes « qui œuvrent à la transmission de ce patrimoine culturel » et veulent nous « réconcilier » avec une culture que l'on a tendance a laisser de côté. Elles en parlent très bien elles-même : « Conscientes des crispations et parfois de la méconnaissance autour de cette culture, l'art nous parait être une arme noble pour défaire certaines tensions. Parler de ces artistes, et de leurs idées, est donc un moyen de rétablir le dialogue et de revoir nos manières de penser. »

Afin de mieux connaitre les démarches de ce magazine nous avons rencontré Myriam, l'une des fondatrices : Parle nous un peu de l'histoire du magazine. Nous avons lancé Hawa en septembre 2016 bien que nous travaillions dessus depuis janvier dernier. Notre objectif était de laisser au projet le temps de mûrir afin d'arriver à un rendu qui nous plaise et qui soit susceptible d'intéresser les lecteurs.

Nous avons fait le choix du format web car il est plus accessible. Le site est organisé de sorte à ce que les artistes soient mis en avant car leur travail est au centre de notre projet.

D'où vous est venue cette idée ?

Avec Khedija - la co-fondatrice du magazine - nous ressentions l'envie de partager notre intérêt pour la culture du Maghreb et du Moyen Orient. La profusion artistique qui émane de ces pays, intimement liée aux enjeux socio-politiques, nous intéresse. Construire un projet commun nous a paru naturel.

Quel est le but poursuivi ?

L'objectif d'Hawa est de faire découvrir au public les artistes qui font vivre le patrimoine culturel de ces pays. Il y a une réelle volonté de rendre plus accessible cette scène dans tout ce qu'elle a de riche et de diversifié. Nous travaillons donc tout aussi bien avec des auteurs que des musiciens ou des photographes... Il nous parait également essentiel de fournir un travail de contextualisation, de porter un regard critique - mais jamais orienté - sur les œuvres que nous présentons. En effet, il y a presque systématiquement une dimension sociale, politique ou religieuse derrière chacune d'entre ces œuvres, qui mérite d'être mise en lumière.

Quelle est votre relation à l'art et aux artistes ?

L'art pour nous est avant tout un domaine qui nous passionne. Chaque artiste avance une lecture différente d'une thématique avec une démarche tantôt engagée, tantôt esthétique. Aller à la rencontre de ces artistes nous donne l'occasion d'en apprendre plus sur leur expérience : ils nous expliquent les limites et les difficultés de leur travail, leurs inspirations et leurs aspirations. En partageant ces différentes visons du monde nous voulons donner aux gens la possibilité de mener une réflexion sur cette culture méconnue du grand public.

Quoi de prévu pour la suite ?

Hawa grandit de jour en jour, nous avons beaucoup d'ambition pour ce projet. Dans ce même esprit de partage, nous souhaitons organiser des vernissages et dj-sets avec les artistes que nous présentons. Permettre aux gens d'avoir un contact direct avec les artistes que nous présentons serait pour nous un accomplissement du projet Hawa.


Untitled, 1996, Women of Allah series ©Shirin Neshat. Photographié par Larry Barns. Courtesy of Gladsone Gallery

IDENTITÉ NUMÉRIQUE: UN AUTRE SOI ?

Arthur Martineaud

Les réseaux sociaux sont-ils déconnectés de la vie réelle ? Autrement dit, sommes-nous la même personne sur Facebook que dans la réalité ? Retour sur la notion d'identité, brève étude du cas Facebook et éventuelles solutions aux problèmes posés par les réseaux sociaux en général.

Écrans

Identité(s) numérique(s), identité(s) réelle(s)

Qu'est ce que l'identité ? Un nom, un visage, un rôle, des actes, une position dans la société ? D'une manière générale, on peut la définir comme l'ensemble des propriétés définissant un individu. L'identité «réelle» d'une personne que vous connaissez sera donc concentrée sur son nom, son âge, son genre, sa position sociale, ses goûts ainsi que la relation que vous entretenez avec elle (ami-e, famille, collègue de travail.) Cependant, sur Internet, le lien social n'est pas physique : il est abstrait. Et quand personne ne vous voit, qui vous empêche d'être quelqu'un d'autre ? Nous nous créons alors une identité dite «numérique», plus ou moins distincte de notre identité réelle. Car dans le cas des réseaux sociaux vous êtes celui qui - dans le cadre formel qui vous est imposé - choisit quoi publier. Ainsi, en écrivant une chose ou une autre, en partageant ce statut, en choisissant cette photo pour votre profil plutôt qu'une autre, vous décidez des signaux que vous souhaitez envoyer à la communauté. Le réseau permet alors de s'exprimer plus librement et de montrer ce que l'on veut, sans la barrière du jugement direct d'autrui. En conséquence, l'individu aura tendance - dans la quête naturelle de la reconnaissance des autres - à proposer son «lui idéal». D'où le décalage – provoquant parfois une déception – entre une personne à l'identité numérique remarquable et à l'identité réelle ordinaire.

Le cas Facebook

Facebook est l'exemple parfait de l'identité numérique. Vous allez sur le profil d'une personne qui vous intrigue, et en quelques secondes, vous recevez les signaux suivants : photo de profil, photo de couverture, images à la une, statuts récents. Et vous voilà en train de stalker (espionner) la personne en tentant de saisir qui elle est vraiment, une photo de profil après une autre. Le profil Facebook semble donc agir comme une vitrine de l'identité de la personne. Mais une vitrine soigneusement préparée par cette dernière. Si certains font plus attention à leur image que d'autres, il faut toutefois garder à l'esprit que tout profil numérique est construit par son propriétaire. Mais que faire des comptes pour lesquels les propriétaires ne sont pas en mesure de les alimenter ? Quid, par exemple, des comptes Facebook des personnes décédées? Un sujet certes glauque et macabre mais pourtant bien réel. Dans ce cas précis, l'identité numérique continue d'exister alors que l'identité réelle a pris fin. Quelques brèves observations de ces comptes amènent à une conclusion évidente : le profil agit alors comme un souvenir de la personne. Le compte Facebook est utilisé par la famille et les amis dans un élan de chagrin et de sympathie et permet à la communauté de se retrouver autour de la mémoire du défunt. Un mémorial numérique, en quelque sorte. On retrouve, dans ces cas, la complexité du concept d'identité numérique qui, au delà même de la notion l'identité, renvoie à celle de trace, de mémoire et de souvenir.

Des solutions ?

Recentrons-nous sur notre question initiale : sommes-nous différent-e-s sur Facebook que dans la vie ? La réponse semble évidente, car sur Facebook, nous avons la plupart du temps la main mise sur notre image et nos actions alors que la vie réelle ne permet pas le contrôle permanent

des signaux que nous envoyons aux autres. La question n'est donc pas tant de savoir si nous sommes différents, mais surtout de comprendre comment les réseaux sociaux influencent nos comportements.

Comment ne pas se faire happer par les réseaux sociaux au détriment de notre personne réelle ? D'abord, avoir conscience de nos propres actions sur les réseaux sociaux. Se rendre compte, par exemple, que les codes que l'on adopte sur Facebook, Twitter ou Instagram ne sont pas les mêmes et ne visent pas les mêmes objectifs : il faut alors comprendre comment un réseau social et sa communauté arrivent à influencer nos comportements. Puis, remettre en cause la notion de popularité, très importante notamment sur Facebook via le nombre d'amis et de likes sur les photos. Enfin, il faut comprendre que c'est en apportant un regard critique sur les réseaux sociaux que l'on peut mieux s'en distancer : si les profils sont des vitrines construites par leurs auteurs, il est normal que celles-ci ne montrent que les aspects positifs de leurs vies et que la nôtre nous paraisse plus ennuyeuse.

Le réseau social peut donc être dangereux dans le cas d'une absence de réflexion sur son utilisation : le risque est de tomber dans la superficialité, la perte de confiance en soi, la constante attente de l'évaluation par les autres, la peur du silence. Mais il ne s'agit pas de les diaboliser non plus, car ils permettent une liberté d'expression importante : on peut rester en contact avec ses amis, partager du contenu, réagir aux publications des autres, enrichir sa culture, participer à des débats d'idées, s'amuser, blaguer etc. Le mot de la fin sera donc le suivant : il faut toujours avoir conscience du conditionnement de nos comportements par le réseau, et une fois cette prise de conscience faite, la dépasser et tenter de ne pas tomber dans le piège de la superficialité.

« VOIR DU PAYS » D'OÙ VIENT LE MAL ?

Vous saviez peut-être que depuis 2001, 70 000 soldats français ont été envoyés en Afghanistan. Mais savez-vous ce qu'il se passe après, quand ils reviennent ?

Astrig Agopian

Adapté du roman de Delphine Coulin, coréalisé avec sa sœur Muriel Coulin, « Voir du pays » est un ovni cinématographique sur l'impact de la guerre sur les individus. Mais il touche à beaucoup d'autres sujets, comme la place des femmes dans l'armée.

C'est l'histoire de Marine et Aurore, 25 ans, amies d'enfance. Elles sont soldats. Elles sont femmes. Ce sont des militaires françaises qui rentrent d'Afghanistan avec leur bataillon. Mais avant de rejoindre la France, la République leur offre à tous trois jours dans un luxueux hôtel à Chypre : c'est un « sas de décompression ». L'objectif est de les préparer à un retour à la vie normale, le tout grâce à un programme alternant retour sur les violences par réalité virtuelle et détente autour de la piscine parmi les touristes. C'est un moyen d'éviter que, de retour chez eux, les soldats soient dangereux pour eux-mêmes ou pour les autres. Mais tout ne se passe pas comme prévu, certains sont contre l'idée même de ce sas. L'un des personnages va jusqu'à tenir ces propos quelque peu prémonitoires : « C'est ici qu'elles vont arriver les conneries, s'ils continuent à remuer la merde. » Le drame arrivera et remuera le spectateur – le mal vient-il de là où on l'attendait ?

Piscine, sport, séance de thérapie de groupe avec réalité virtuelle, buffet. Le film lève le voile sur cette réalité méconnue qu'est le « sas de décompression ». Une idée venue de l'étranger, les armées israéliennes et canadiennes l'ayant expérimenté avant la France. Pas d'évaluation de son utilité pour l'instant. Certains personnages restent perplexes, nous aussi, « passer de la burqa au string » ça semble trop violent. Cet aspect si méthodique et ordonné a l'air tout simplement absurde. On a du mal à discerner le vrai du faux. Le cadre, un hôtel grand luxe, avec des ascenseurs transparents et des chambres qui ont vue sur mer, est irréel. Les séances de thérapie avec réalité virtuelle pour reconstruire les souvenirs de la façon la plus précise possible ressemblent à des jeux vidéo. Tout le monde va mal mais fait semblant d'aller bien.

L'ambiance est presque aussi oppressante que dans un huis clos. La tension augmente tout au long du film et les réalisatrices nous piègent, elles s'amusent avec les codes du cinéma et avec nos propres idées préconçues. La peur vient d'abord de l'étranger mais finalement, le drame surgit et touche une femme mais le mal vient de ses propres collègues. Comme sur un terrain de guerre, les femmes doivent se méfier de tout, le mal peut surgir de partout. L'Afghanistan n'est pas le seul champ de bataille des héroïnes du film. Ces dernières doivent se battre également contre l'institution de l'armée ; une microsociété masculine ultra excluante. Elles sont invisibles, le bataillon étant accueilli par un « bonjour messieurs » et des références à « vos femmes » mais également humiliées et violentées, les soldats se souvenant de leur existence et de leur sexe lorsqu'un problème surgit puisqu'elles en sont forcément la cause. Pourquoi ont-elles choisi de s'engager ? Parce que de là où elles viennent, c'est l'armée ou le chômage, nous expliquent les réalisatrices, révélant une dimension sociale au film, et puis pour « voir du pays » quoi.

C'est un film classique dans sa réalisation, mais singulier grâce au thème qu'il traite et à la force insufflée par le casting exceptionnel. SOKO et Ariane Labed sont des frondeuses qui se complètent. SOKO est une brute fragile tandis qu'Ariane incarne la droiture, se permettant tout de même de temps à autre de douter. Ce duo magnifique est complété par un casting intelligent et efficace. En plus des acteurs professionnels, les réalisatrices ont recruté de véritables anciens soldats. Le défi est de savoir lesquels ne sont pas acteurs… S'il y a quelques moments de latence, ce film reste, grâce à son scénario intelligent, son thème intense et son casting captivant, une œuvre singulière et marquante.


Diaphana Distribution

Cinéma

VERS UNE VICTOIRE DU POPULISME ?

Marius Gaches

Donald Trump aux États-Unis, Marine Le Pen en France… Ces leaders populistes attirent l'attention et remettent en cause l'avenir du paysage politique européen et nord-américain. Le populisme s'engage-t-il sur une voie victorieuse ?



Robert F. Bukaty /AP/SIPA

Le populisme, qu'est-ce ?

Le populisme, c'est une philosophie, une manière d'agir, une façon de tenir un discours. C'est une idéologie qui rassemble le peuple autour d'une cause commune, au nom d'une supposée menace qui réside dans l'accaparement du pouvoir par l'élite ou dans l'attribution de privilèges à une catégorie de la population. Le populisme, c'est le discours du mécontentement. C'est l'expression d'une critique violente à l'égard d'un gouvernement prétendument corrompu, à l'égard des autorités et des élites. C'est une rhétorique de la peur agrémentée d'un propos conspirationniste.

Le populisme, c'est aussi un leader charismatique qui use des arguments politiques comme d'offensives envers ses adversaires, offrant un grand spectacle aux électeurs lorsqu'il participe à un débat. Cet individu, qui prétend représenter les intérêts du peuple mécontent, tient un discours rassembleur sur un ton assuré et ferme, avec une telle aisance qu'il parait presque invincible aux yeux des spectateurs.

Bien souvent, le populisme fait l'objet d'idées racistes et xénophobes, exprimées à travers un discours nationaliste où le peuple ne fait qu'un et où les intérêts nationaux doivent être considérés au premier plan. Pourtant, le populisme peut se manifester aux deux extrémités du clivage gauche/droite tant qu'il est représenté par un leader charismatique qui se positionne en force contre un statu quo. Par exemple, Jean-Luc Mélenchon est souvent assimilé au populisme.

Qui est-ce qui l'incarne et à qui il s'adresse ?

Les exemples de leaders populistes sont nombreux mais le plus adéquat et le plus actuel est bien sûr Donald Trump. Cet énergumène aux idées plus folles les unes que les autres est le leader populiste par excellence.

Donald Trump use d'un discours xénophobe, notamment à l'égard des Mexicains, mais aussi raciste envers les Afro-américains, islamophobe, misogyne, homophobe, nationaliste, conspirationniste et isolationniste et ce, sous la bannière d'un slogan pour le moins révélateur : « Make America great again » («Rendre à l'Amérique sa grandeur»).

Son charisme et sa prestance reposent sur une rhétorique de la peur et de la haine qu'il exprime à travers l'impulsivité et l'arrogance : il parle fort et prend un ton violent, il coupe sans cesse la parole (surtout lorsque c'est une femme qui l'affronte, d'où son comportement misogyne) et se permet de contredire ses opposants alors même qu'ils exposent leurs idées. A l'écouter, on croirait que tout est un complot.

Le populisme s'adresse au « peuple ordinaire », à la majorité silencieuse vue comme un ensemble homogène d'individus bons et honnêtes qui s'indignent devant l'hypocrisie des élites et l'incompétence des politiciens. Il vise le citoyen ordinaire qui a le sentiment de ne pas être écouté et dont les intérêts sont délaissés pour favoriser les élites. Ce sympathisant-type est celui qui a perdu confiance et qui ressent du mépris et de l'exaspération à l'égard du gouvernement en place.

Trump joue effectivement sur cette dimension de représentant du peuple ordinaire pour gagner du soutien. Il se présente comme un outsider de la politique américaine, comme un self-made millionnaire qui vient exprimer l'indignation des Américains ordinaires, fatigués de l'inefficacité du gouvernement.

Comment expliquer la montée du populisme ?

Depuis plusieurs années, le soutien pour les leaders populistes et leurs idées s'accentue. On parle effectivement d'un « retour » du populisme, d'une « montée » ou d'un « ancrage » des idées populistes. Il est vrai qu'un peu partout dans le monde, et notamment en Europe, le populisme gagne progressivement du terrain. Donald Trump, Marine Le Pen, Norbert Hoffer, Geert Wilders et Nigel Farage sont autant de figures populistes qui suscitent l'intérêt ces temps-ci et qui viennent justifier le consensus autour d'une montée du populisme.

Mais comment expliquer une telle flambée ? Beaucoup de facteurs peuvent contribuer à expliquer ce phénomène, mais deux explications essentielles sont retenues par les spécialistes. La première réside dans l'insécurité économique qui caractérise les sociétés post-industrielles : on assiste à une restructuration économique qui résulte entre autre de l'automatisation technologique, de la mondialisation et des politiques d'austérité. Cette restructuration est à la base du développement d'une classe sociale en situation d'insécurité économique, celle des travailleurs non-qualifiés et sous rémunérés et des chômeurs de longue durée. La précarité de cette classe rend les individus qui la composent plus enclins à soutenir une idéologie anti-establishment et xénophobe : en tentant de pointer du doigt les responsables de leur condition, les individus sont conduits à éprouver du mépris pour les « non-natifs ».

Une deuxième explication se détache du marqueur économique et met l'emphase sur un phénomène social, qui repose sur une réaction réfractaire au développement des valeurs progressistes. La période d'après-guerre a laissé place à une ère de changements dans les valeurs culturelles des sociétés d'Europe de l'Ouest. Depuis cette période, le paysage politique a vu se multiplier les partis libertaires de gauches et les mouvements progressistes de protection de l'environnement, de défense des droits de la personne et de promotion de l'égalité des genres. Aujourd'hui encore, des lois comme celles sur le mariage gay en France et aux États-Unis représentent des avancées progressistes considérables. En parallèle de ces développements surviennent des réactions réfractaires qui viennent discréditer les acteurs du changement. C'est ce que l'on appelle le phénomène du cultural backlash ou phénomène du contrecoup. Les individus à l'origine de ce revirement sont essentiellement des hommes blancs peu éduqués et issus de la génération précédente, qui réagissent agressivement à la perte de leurs privilèges. Cette réaction se traduit par un soutien accru pour les idées populistes et expliquerait ainsi une telle ascension.

L'insécurité économique et le cultural backlash sont deux explications valables de la montée actuelle du populisme. Mais il faut faire attention : bien qu'il y ait un réel regain d'intérêt pour les idées, les partis et les leaders populistes, peut-on vraiment parler du populisme comme un phénomène caractéristique de notre temps ? Pas vraiment. Le populisme est une idéologie fixe qui existait en dehors des cadres de nos sociétés actuelles : il faut garder à l'esprit que chaque époque a connu ses leaders populistes. L'idée que nous nous engageons dans une voie populiste est une interprétation alarmiste et disproportionnée de la réalité.

« L'HOMME QUI RÉPARE LES FEMMES »

Non, le titre de cet article n'est pas celui d'un roman à l'eau de rose mais le surnom donné à Denis Mukwege, gynécologue congolais spécialisé dans la prise en charge de femmes victimes de viols collectifs au Congo. Portrait.

Amélie Lequeux



DR

Denis Mukwege était l'invité du 28 minutes d'Arte mardi 25 octobre pour parler de son livre autobiographique intitulé Plaidoyer pour la vie publié par les éditions l'Archipel. L'occasion pour nous de vous présenter ce médecin congolais fils de pasteur et son combat dans un pays dévasté par la guerre civile.

Denis Mukwege obtient son diplôme de médecin en 1983 à l'hôpital Lemara de Bukavu, province de la République Démocratique du Congo (RDC), puis part en France pour se spécialiser en gynécologie obstétrique à l'hôpital d'Angers. Il revient dans son pays d'origine pour prendre la direction de l'hôpital Lemara en 1989 avant que ce dernier soit détruit lors de la Première Guerre du Congo en 1996. Réchappé de peu à la mort, le gynécologue fonde en 1999 l'hôpital Panzi à Bukavu.

Denis Mukwege lutte pour la paix dans un pays qui connaît une succession de guerres depuis une vingtaine d'années et qui n'a de démocratique que son nom puisque l'élection présidentielle qui devait avoir lieu en 2015 a été repoussée à 2017 par l'actuel gouvernement de Joseph Kabila, alors même que la Constitution congolaise indique de façon précise que le Président de la République est élu pour un mandat de cinq ans renouvelable une seule fois.

Le corps de la femme comme champ de bataille

De retour en RDC avec l'objectif de combattre la mortalité maternelle, le gynécologue est loin d'imaginer ce qui l'attend. Le premier cas auquel il a affaire est une femme d'abord violée par six soldats qui tirent ensuite sur son bassin, détruisant ainsi son appareil génital. Malheureusement, cette patiente est la première d'une longue liste. Les viols sont utilisés comme des armes de guerre par les divers groupes militaires qui s'affrontent au Congo, ils sont effectués méthodiquement et sont propres à chaque groupe armé. Régulièrement, environ deux cent femmes d'un même village sont violées dans une seule nuit, devant maris et enfants. Parfois, ce sont également de jeunes filles ou des bébés qui sont les proies de ces violeurs. En tout, quarante-deux mille victimes sont passées par l'hôpital de Panzi.

« Nous voyons ce que même un œil de chirurgien ne peut pas s'habituer de voir. »

Le fait de s'attaquer à la femme, de s'appliquer à détruire ses organes génitaux n'est pas un acte anodin puisque c'est la mère qui donne la vie. De plus, les mères ne sont pas les seules victimes : la famille tout entière est visée et peine à se reconstruire après un tel acte de barbarie. Enfin, la perte de cohésion au sein de la cellule familiale s'étend à la communauté toute entière. Ces viols collectifs et massifs participent à détruire le tissu social et facilitent la prise de pouvoir par ceux qui les commettent. Le travail de Denis Mukwege est d'abord chirurgical, il répare ces vagins mutilés, mais la réparation est aussi d'ordre psychologique. D'autant plus que la justice congolaise condamne peu les violeurs voire les protège, notamment s'il s'agit de soldats.

Gynécologue au péril de sa vie

Denis Mukwege est devenu une personnalité influente au Congo ainsi que dans le monde entier. Ce dernier se bat pour la reconnaissance du viol comme acte de guerre et a été récompensé à de nombreuses reprises pour sa lutte. Il a par exemple obtenu le prix des droits de l'homme des Nations Unies en 2008 ou le prix Sakharov en 2014. Toutefois, cette popularité n'est pas unanime : le « docteur miracle » a échappé à plusieurs tentatives d'assassinat et vit aujourd'hui sous la protection des Nations Unies.

Nombreux sont ceux qui souhaiteraient voir Denis Mukwege en Président de la RDC. Cependant, il affirme que l'objectif de son combat n'est pas la prise du pouvoir mais l'obtention de la paix dans son pays, une paix source de vie, comme le titre de son ouvrage l'indique.

POESÍA SIN FIN : L'EFFERVESCENCE CRÉATRICE D'ALEJANDRO JODOROWSKY

Poesía sin fin est le deuxième volet de la trilogie autobiographique d'Alejandro Jodorowsky, entamée en 2013 avec La danza de la realidad. Poésie et créativité sans fin, c'est ce qui s'exprime à travers les trésors d'inventivité visuelle déployés par le film - œuvre d'un artiste fou et génial qui soulève aussi la question de la dualité au cœur du cinéma, à la fois art et industrie.

Eloïse Bouré



Alejandro Jodorowsky, Poesía sin fin- Droits réservés

Cinéma

La poésie, mode de vie de l'artiste total

Poesía sin fin reprend là où La Danza de la realidad s'était arrêté et on retrouve un Jodorowsky adolescent, déchiré entre ses aspirations de poète et les injonctions d'un père réfractaire à toute forme d'art. Qu'importe, le jeune Alejandro est prêt à l'éveil artistique, quitte à couper ses racines (quasi littéralement) pour voler de ses propres ailes. Hors du carcan familial qu'il fuit, il se mêle à ses semblables ; des poètes tout en démesure, des danseurs symbiotiques, des artistes exaltés. Poesía sin fin suit le fil de ces rencontres avec ces personnages hors normes, dans un questionnement existentialiste qui envisage la poésie comme un mode de vie. Que ce soit en traversant la ville en ligne droite absolue ou en s'ébrouant au cœur de fêtes explosives aux accents mystiques, chez Jodorowsky, on fait acte de poésie comme on fait acte de foi.

Poesía sin fin se vit comme un rêve sous acides dont on ressort les yeux lessivés. Chaque plan regorge d'idées de mise en scène audacieuses et visuellement, c'est aussi enivrant qu'épuisant. Des pluies d'étoiles et de peinture, des jeux de masques et de marionnettes, des lieux de vie surréalistes ; Jodoroswky manie la couleur comme personne et chez lui tout fait sens, tout est symbole. Les costumes créés par l'artiste Pascale Montandon (qui est par ailleurs l'épouse du cinéaste) fourmillent de détails incroyables venant renforcer l'aura pleine de mystère et de magie entourant chaque personnage. Jodorowsky est un artiste total, à la fois poète, cinéaste, peintre, homme de théâtre ou encore marionnettiste, et tous ces domaines de création se répondent au sein même du film dans des jeux de mises en abyme qui s'appuient sur une esthétisation extrême et une artificialité assumée. C'est très beau et la poésie infinie promise par le titre filtre de partout.

Les acteurs sont passionnés, habités, et nous attachent sans peine à leurs personnages excentriques -mention spéciale à Pamela Flores qui incarne à la fois la mère de Jodorowsky, femme névrosée qui ne s'exprime qu'en chantant, et la poétesse Stella Diaz, son amante chamarrée aussi vindicative qu'impitoyable. On est saisis par quelques moments de fulgurance et de déchirement qui marquent les liens étroits unissant les personnages, dans les élans d'amour comme dans les trahisons les plus tranchantes. Cependant, cela ne suffit pas toujours à créer l'émotion et l'overdose de symboles se fait parfois pesante, voire impénétrable. A nous en mettre plein les yeux, Jodorowsky échoue parfois à nous toucher au cœur... Malgré cela, Poesía sin fin prouve la vitalité de l'imaginaire inépuisable de cet enfant turbulent de 84 ans et s'impose comme un objet cinématographique unique en regard de la production actuelle.

Un rapport difficile avec l'industrie cinématographique

Au delà du propos du film, ce qui est intéressant chez Jodorowsky, c'est son rapport à la production et à l'industrie cinématographique dans son ensemble : le système le rejette et « Jodo » le lui rend bien. Malgré son statut d'artiste de génie et de cinéaste culte, les producteurs (à l'exception notable de son complice Michel Seydoux) restent parfois frileux face à ses visions artistiques jusqu'au boutistes. C'était déjà le cas dans les années 70 alors que le manque de financements l'avait poussé à abandonner son projet titanesque d'adaptation de Dune, le roman de science-fiction de Frank Herbert.* Qu'à cela ne tienne, à l'ère d'Internet et de la communication de masse, Jodorowsky trouve les financements lui-même et n'hésite pas à solliciter une communauté de fans via le crowdfunding : la campagne «Kickstarter» pour Poesía sin fin a soulevé près de 440 000 euros. En échange de leur dons, les fans se voient récompensés en « argent poétique » en lieu et place des habituels goodies proposés aux contributeurs de crowdfunding.

Jodorowsky rejette en bloc une vision consumériste du cinéma qui envisage le film comme pur produit destiné au loisir et à la détente. Lui fait du cinéma par besoin ardent d'exprimer son art et la conception de ses projets ne dépend en rien de leur réception potentielle ni du souci de faire de l'argent. Or, l'industrie cinématographique fonctionne de manière cyclique : il faut créer en espérant gagner de l'argent car on a besoin de l'argent pour continuer à créer. Dans le cadre de cette industrie, les cinéastes doivent concevoir leur art en réponse aux besoins d'un marché et on peut à juste titre se demander à quel point la création est bridée lorsqu'on entre dans une telle logique de rendement (qui est cependant propre au cinéma depuis sa naissance). Quand, comme Jodorowsky, on ne rentre dans aucune case, qu'on fait partie d'une niche qui pourra potentiellement peiner à trouver son public, faire du cinéma et mener à bien ses projets peut vite devenir un combat de tous les instants.

L'art cinématographique, dans son dispositif, a besoin de l'industrie pour exister et vice-versa : l'intercommunication entre les deux est nécessaire. L'industrie aujourd'hui ne fournit pas que des produits formatés et insipides, contrairement à ce que semble parfois penser Jodorowsky, et fort heureusement des propositions artistiques fortes parviennent à soulever des budgets conséquents. Blockbuster et ambition créative ne sont pas nécessairement incompatibles, et le film peut tout aussi bien être objet de loisir et objet d'art selon la conception que l'on en a. Cependant, on peut s'aligner avec la pensée de Jodorowsky en regrettant une certaine uniformisation du cinéma en lien avec les enjeux industriels. Certes, le cinéaste franco-chilien fait figure d'exception à tous les niveaux, mais il défend des valeurs artistiques essentielles d'audace et de liberté. On ose espérer qu'à l'avenir, l'industrie saura s'ouvrir plus pour donner de l'envergure à des projets ambitieux et non conventionnels comme ceux de Jodorowsky, sans craindre la réception d'un public parfaitement capable d'intelligence et de sensibilité face à des propositions venant bousculer ses habitudes de spectateur.

*L'épopée créatrice de Jodorowsky et son équipe ainsi que le rayonnement de ce film pourtant jamais tourné sont relatés dans le fascinant documentaire de Frank Pavish, Jodorowsky's Dune.

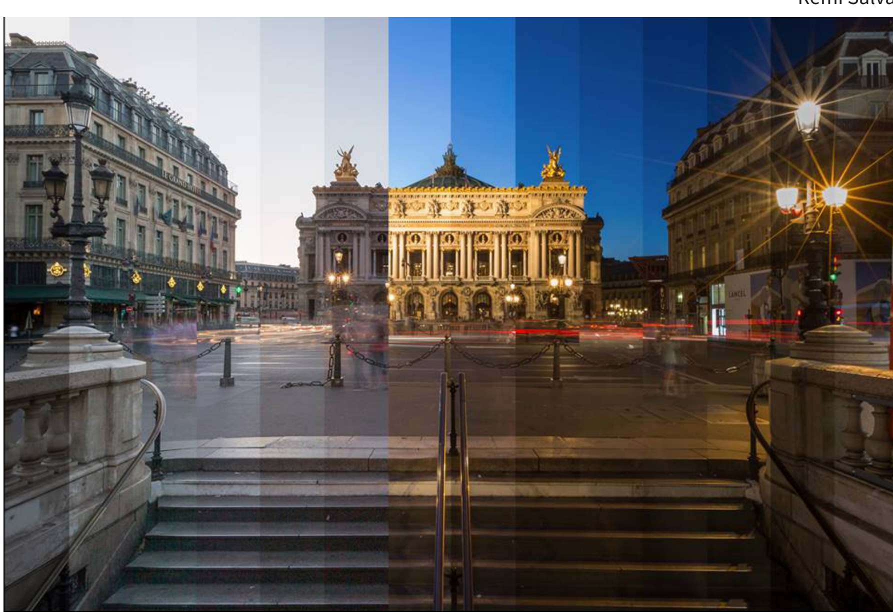
RÉMI SALVA

PORTRAIT D'UN PHOTOGRAPHE TOUJOURS SUR LE DÉPART

Emma Henning

Rémi Salva est né à Toulouse il y a 25 ans. Jeune photographe démarrant son activité professionnelle, il parle un français ponctué d'anglicismes involontaires car malgré son jeune âge, il vit en anglais au quotidien depuis plusieurs années à force de séjours dans les pays anglo-saxons à la recherche d'inspiration. Ce qu'il préfère dans la vie, c'est prendre sa voiture, son matériel, et aller vagabonder un peu partout à la recherche de belles choses à capturer à travers son appareil. Inspiré par ce qui l'entoure, Rémi s'est mis récemment à la photo d'architecture ; à force de se promener et de se laisser perdre dans des grandes villes comme New York, Sydney ou Paris, rien de plus normal ! Et puis, montrer de nouveaux angles, de telles célébrités mondiales, c'est aussi bon pour la com'...

Rémi Salva



A travers lui, on pourrait tenter d'esquisser un modèle du chemin de chaque mordu de photographie qui souhaiterait en faire son métier. Et pourtant, il n'y a pas plus unique qu'un parcours de photographe en freelance, en particulier au milieu de toutes ces nouvelles façades virtuelles offertes par Tumblr, Instagram, Pinterest et tant d'autres sites qui nous abreuvent quotidiennement d'images. Portrait de ce jeune photographe dans un monde en mouvement perpétuel.

Comment définir ton travail actuel en tant que photographe ? Je parle de ton versant artistique, qui reste, avant tout, le cœur de ce que tu fais.

J'ai actuellement deux projets principaux. Le premier, c'est ce que j'appelle les « story pictures », qui peuvent être décrites comme des photographies d'un lieu en général connu et touristique avec des dégradés de couleurs assez surréels. En fait, j'ai repris le principe des timelapses [vidéos constituées d'une série de photos d'un même objet prises à intervalles réguliers, ndlr] et je me suis dit « pourquoi ne pas les rassembler en une seule photo ? ».

Oui, j'ai vu que c'est quelque chose qui commence à se développer. Mais les tiennes sont un peu différentes : elles ne font qu'un seul ensemble, contrairement à ce qu'on peut voir ailleurs où l'on dirait que quelqu'un a découpé ces différentes photos pour n'en faire qu'un collage où l'on distingue chaque étape. Et c'est ça qui donne cette impression qu'il ne s'agit pas que d'un énième filtre Instagram sur tes photos, car, toi, tu les rassembles et les travailles par fondus…

Exactement. J'avais commencé à les faire en séquencé aussi, mais j'ai fini par préférer le fondu. Mon premier essai a eu lieu en 2012. En moyenne, il me faut trois heures de shooting pendant la transition entre le jour et la nuit, puis entre une et trois heures de post-prod.

Mais ce qui prend beaucoup de temps aussi, c'est la réflexion ; il faut penser la photo, voir comment la lumière va évoluer, à quoi le résultat va ressembler. Pour celle de Big Ben par exemple, j'ai dû faire attention à la luminosité, deviner quelles lumières allaient s'allumer, etc. Et puis le reste, je le vois en post-prod, là où, entre autres, je choisis si je garde dix ou vingt-cinq photos pour le résultat final.

De manière générale, sur quoi te concentres-tu quand tu prends une photo ? Peux-tu nous parler de tes sujets et objets préférés à travers ton deuxième projet ? Je pense que c'est là que les exemples s'appliquent le mieux…

Le deuxième projet, c'est Lost in America, quand je prenais la voiture et que j'allais shooter sur de longs trajets. Je me concentre en général sur la composition – extrêmement important – et les lignes, mais j'aime aussi beaucoup les couleurs sur mes photos. On y voit souvent du bleu foncé, du orange et du magenta. Ce qui m'intéresse, c'est la beauté du paysage en lui-même, comme aux États-Unis, le premier endroit qui m'a marqué. Je préfère mettre l'accent sur l'ensemble ; les détails, c'est pas mon truc. Mais je fais attention à l'effet global avec les jeux de couleur, etc. Même quand je prends des personnes en photo, il faut que ça se passe à l'extérieur. Je manque de créativité en studio, donc je m'inspire de ce qui nous entoure.

La photo, l'idée d'en faire ton activité principale… quand est-ce qu'on peut considérer que ça a commencé pour toi ?

Depuis tout petit, je m'intéresse à la technologie, aux toutes dernières sorties. J'ai aussi beaucoup voyagé avec mes parents, en Europe, aux États-Unis. Je ne dirais pas que ces voyages en famille aient été un déclencheur, cependant. Mon véritable intérêt dans les paysages et la nature, je l'ai développé soit

tout seul, comme lors de la claque visuelle que j'ai prise face au Grand canyon durant mon premier voyage aux USA en 2010, soit aux côtés d'amis photographes avec qui j'ai beaucoup expérimenté niveau technique, notamment pendant mes voyages en Corse.

Parlons études. Si je te demande d'expliquer ton parcours professionnel à partir du moment où tu as décidé d'en faire ton tremplin, ça ressemble à quoi ?

Après mon bac, j'ai d'abord fait un Bachelor en école de commerce, pour assurer mes arrières et sans savoir vraiment ce que j'allais en faire. Mais j'en ai eu marre assez vite, et je suis allé travailler deux ans aux États-Unis. C'est là que j'ai vraiment commencé à être actif niveau réseaux et professionnalisation de mon activité. Ensuite, j'ai trouvé un Master en photographie intéressant, et je me suis envolé pour Londres afin d'y apprendre d'abord la technique, puis dans un second temps, tout l'aspect communication.

Ta stratégie pour être présent sur internet et te faire connaître ?

Je suis présent sur plusieurs réseaux à la fois, constamment mis à jour. Ça, c'est encore plus important que la diversité des supports, et c'est le premier truc qu'on nous apprend à l'école de photo être là, montrer non seulement qu'on est toujours vivant et actif sur les réseaux sociaux, mais surtout indiquer où on est, ce qu'on fait, surtout quand, dans mon cas, on s'attache à capturer des lieux, des villes précises à chaque fois. Facebook me sert surtout à garder contact avec un réseau important de photographes à Londres et avec mes connaissances, mais ce sur quoi je dois me concentrer maintenant, avec l'évolution de la photo sur internet, c'est bien sûr Instagram. Il faut poster sans relâche, tous les jours. J'en suis actuellement à trois photos par jour, de Londres, Paris et New York. En général, je rajoute pour chacune en description le titre que je lui donne, l'endroit où je l'ai prise, la date, mon équipement et les métadonnées techniques (ISO, obturation, ouverture...). Ce qui est important pour un photographe, en particulier dans ce que je fais, c'est dire où tu es à travers la photo que tu postes.

Et évidemment, tout se fait en anglais, sauf quelques fois sur Facebook, où il m'arrive d'écrire en français.

Dans combien de temps pourrais-tu espérer voir des résultats significatifs ?

L'idéal serait de pouvoir vivre de la vente de mes photos d'ici cinq à dix ans, et de continuer à développer des photowalks, ces sortes de visites organisées pour faire découvrir une ville et ses meilleurs spots à des photographes amateurs.

Et dans un futur proche ?

Je veux surtout continuer de voyager, pour découvrir de nouveaux endroits et prendre des photos, évidemment ! Mon prochain voyage, c'est l'Australie. Comme autre projet, je vais aussi essayer de travailler en gardant toujours un pied dans le milieu de la photographie, pour avoir un revenu fixe : une boutique m'irait bien, par exemple. Et puis certains sites australiens proposent aussi des jobs en freelance pour des photographes. Il s'agit toujours de rester dans ce milieu-là pour y rencontrer des gens, photographes ou non, qui pourraient être intéressés par mon travail ou intéressants pour moi.

Et enfin, last but not least, parlons de tes récentes expositions, malheureusement déjà passées. La première a eu lieu à Opio (06) entre le 25 juillet et le 5 août 2016, et tu y as montré 14 photos en format A3, issues de Lost in America. La seconde, c'était à New York du 06 au 12 septembre 2016. Comment c'était ? Quel effet ça t'a fait de monter tes premières expositions en solo ?

C'était super, ne serait-ce que pour le fait d'être à NYC, une ville que j'affectionne tant ! Ce fut une expérience très enrichissante car j'étais en situation de professionnel, en conditions réelles : il s'agissait de tout organiser de « A à Z » des sponsors à la galerie en passant par les relais de com' et de pub, mais aussi de décider du choix des photos les plus représentatives et les plus intéressantes pour des Américains, superviser et surveiller tirages et encadrements, investir et occuper l'espace et la déco de la galerie elle-même... le début de la vraie vie de professionnel !

Outre les quelques ventes faites, j'ai pu avoir différents contacts bien intéressants tant côté visiteurs que d'autres galeries ou même d'autres photographes. Vraiment une très belle expérience « grandeur nature » qui me donne l'envie de continuer sur cette lancée !

Nous souhaitons bonne chance à Rémi pour la suite – bonne chance, car dans ce milieu, une fois les efforts fournis, c'est bien d'opportunités et de ténacité qu'il est question pour percer !

Vous pouvez retrouver le reste de son travail sur son site, mais aussi sur Facebook et Instagram.

Rémi Salva



MAURIZIO CATTELAN, ARCHITECTURE OF LOVE

Après s'être éclipsé pendant cinq ans de la scène artistique, Maurizio Cattelan nous convie avec l'exposition « Not Afraid of love » à une relecture de ses sculptures fantomatiques et ironiques par le prisme architectural de la Monnaie de Paris. Boomerang.

Clélia Dehon



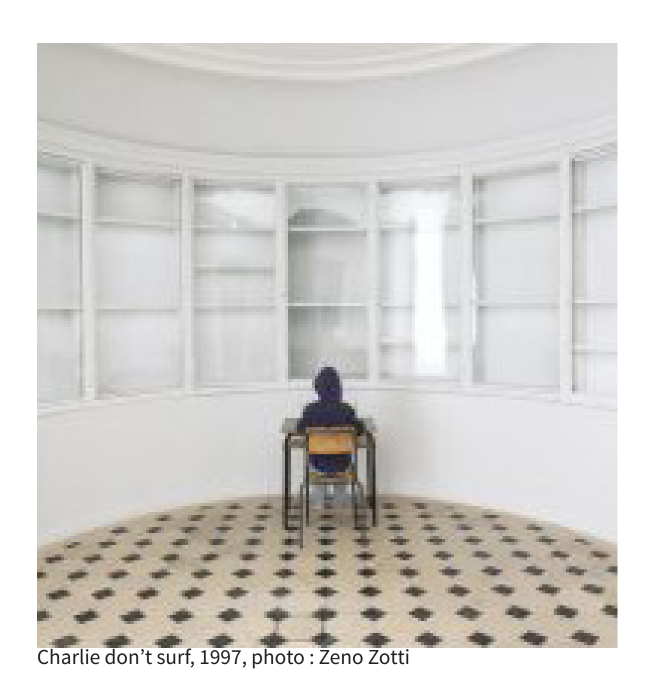
La Nona Ora, 1999 © La Monnaie de Paris

Depuis 2008, la Monnaie de Paris ouvre aux artistes contemporains de nouveaux possibles scénographiques à travers des expositions et monographies dans un édifice néoclassique du XVIIIème siècle chargé d'histoire et de symboles. Sans peinture, sans cimaise, exposer relève de la mise en scène et visiter revient à se laisser surprendre par l'architecture à chaque nouvelle proposition artistique.

Immiscées ou disséminées entre les moulures et dorures de la Monnaie, les œuvres de Maurizio Cattelan dénient sa révérence annoncée, tels des spectres éphémères et malicieux, pour rejouer une partition rétrospective qui n'avait pas résonné depuis 2011. Un tambourin suspendu, des animaux jonchant le sol, un enfant studieux qui tourne le dos : Maurizio Cattelan nous fait lever les yeux, courber l'échine et contourner les volumes des espaces et de ses œuvres. Il nous impose de sillonner les lieux comme pour la toute première fois et d'envisager la sculpture comme un objet tridimensionnel non figé dont il convient de percer le mystère. Habilement nichés dans les différentes pièces, ses personnages hyperréalistes semblent suspendus dans leur action, le temps de reprendre leur souffle.

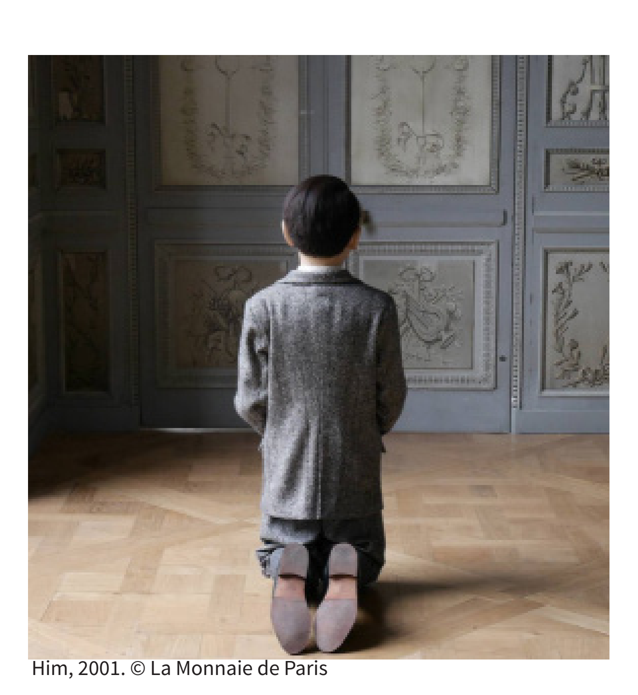
De Novecento (1997) à We (2011), Maurizio Cattelan donne à voir une vingtaine de sculptures présentées à plusieurs reprises dans le monde et bien connues des amateurs d'art contemporain. Mais si ces œuvres transgressives et largement auto-biographiques ont déjà retenu par le passé l'attention du public, l'Hôtel de Conti a le pouvoir de les contextualiser de façon naturelle et immersive, de les charger d'une nouvelle portée symbolique. La célèbre Nona Ora

(1999), statue du Pape Jean Paul II affalé sous le poids d'une météorite, est installée face à l'imposante cheminée du Salon d'Honneur. Un lustre en cristal, un miroir, des bougeoirs et des colonnades de marbre lui font face. Bien que décorrélée d'une représentation fidèle du Vatican, cette pièce ornementée est tout indiquée pour un clin d'œil à l'environnement fastueux du Saint-Siège. Dans cette même salle, et comme un écho au titre de l'œuvre papale, le tambour battant à intervalle régulier du petit Oskar – sculpture qui fait référence au roman de Günter Grass, Le Tambour – sonne peut être la Nona Ora, heure à laquelle le Christ est décédé sur la croix. Plus loin, dans la bibliothèque, Charlie don't surf (1997) met en scène un élève de dos qui semble rédiger un devoir, un crayon à la main. Lorsque l'on s'approche, on entrevoit avec étonnement que ses mains sont en réalité transpercées par le portemine. La bibliothèque de la Monnaie de Paris permet de renforcer le caractère rassurant, savant et scolaire de l'environnement et participe à l'intensification du saisissement. Plus loin, un cheval (Sans titre, 2007) s'est encastré par enchantement au centre de deux cadres de porte. Ces derniers donnent accès à la plus étroite des pièces, intelligemment désignée pour déployer l'agencement longiforme des sculptures cadavériques de All (2009). Ainsi disposées, les deux œuvres sous entendent une traversée entre la vie et la mort, rendue perceptible par le choix des emplacements.


Charlie don't surf, 1997, photo : Zeno Zotti

Maurizio Cattelan se permet également de jouer avec son propre corps dans le lieu ; ainsi, une photographie – un autoportrait encadré - trône avec naturel sur l'une des cheminées (Lessico familiare, 1999) ou un de ses doubles sculptés (Sans titre, 2001) semblent s'échapper furtivement ou nous observer à travers le parquet spécifiquement percé de l'Hôtel de Conti. Comme le souligne le dépliant de la salle « Ce travail et sa référence au cambriolage nous rappelle que l'institution parisienne est avant tout un lieu de production monétaire ».

Les enjeux architecturaux et scénographiques de la monstration artistique contemporaine témoignent indéniablement de l'affranchissement du white cube. Du Palais de Tokyo à la Galleria Continua, en passant par le projet Lafayette Anticipation actuellement installé dans l'ancienne quincaillerie Weber Métaux du Marais, les exemples récents ne manquent pas pour souligner l'intensification des créations ancrées avec passion dans les pas du bâti d'autrefois. Dans cette lignée, la Monnaie de Paris offre l'écrin parfait pour un revival polysémique des œuvres de Maurizio Cattelan.


Him, 2001. © La Monnaie de Paris

LE GÉANT DE FER ET LA GUERRE FROIDE

Lorsque l'on est enfant, on nous berce de contes et d'histoires toutes les plus merveilleuses les unes que les autres. Une fois adulte, on se rend compte que ces histoires qui ont rythmé notre enfance avaient une morale, une symbolique, qui nous a aidé à évoluer et à grandir. Bruno Bettelheim le montre bien dans sa Psychanalyse des contes de fées, les histoires pour enfants ne sont pas si innocentes ! En dehors des symboles, le contexte même de l'histoire peut être l'occasion, pour l'enfant, d'entrer dans le réel par le biais du fantastique.

Marie Daoudal

A l'occasion du festival Lumière, à Lyon, l'équipe de Maze a eut l'occasion de revoir Le géant de fer, chef-d'œuvre réalisé par Brad Bird en 1999, d'après la nouvelle de Ted Hughes The Iron Man, publiée en 1968. L'histoire d'un jeune garçon qui se lie d'amitié avec un géant de fer, venu de l'espace. Mais derrière cette belle histoire, se cache un contexte historique bien plus terrible. Une fenêtre sur l'Histoire et le monde réel.

Dès le début, la Guerre froide apparaît comme un élément majeur de l'intrigue. On est en octobre 1957, à Rockwell, dans le Maine. A l'école, le jeune Hogarth Hughes et ses camarades doivent regarder des spots publicitaires expliquant quels comportements adopter en cas d'attaque nucléaire. La méthode du « duck and cover » (se baisser et se couvrir) y est décrite de manière très réaliste et rappelle les dessins animés américains des années 1950, comme Bert The Turtle. Tout au long du film, il est fait mention des Russes et des Chinois, de la menace qu'ils représentent. La guerre est omniprésente. A la radio, dans les conversations entre adultes. L'inquiétude est palpable, même pour un enfant comme Hogarth.

Par ailleurs, dans un contexte de course aux armements et de conquête de l'espace, le thème de la vie extra-terrestre apparaît récurrent dans le dessin animé. Hogarth est obsédé par les Aliens. Il est même abonné à une revue sur les phénomènes paranormaux. Les jeux de l'enfant sont peuplés de Martiens et d'hommes verts venus d'ailleurs. Fasciné par Superman qui vient d'une autre planète, il rêve de héros venus du ciel. Le géant de fer lui-même vient d'une autre planète. Une planète où règnent la guerre et la destruction. Une planète où les robots s'entre-tuent. On retrouve donc chez les personnages principaux les obsessions qui ont marqué les contemporains de la guerre froide. Espace, armement, guerre.

Kent Mansley et le maccarthysme

La figure du méchant, Kent Mansley, est capitale dans le film. Cet agent du gouvernement, arriviste et paranoïaque, rappelle aux enfants que l'idéologie peut pousser à commettre des actes terribles. Persuadé que le géant de fer a été construit « par les Russes ou même les Chinois », il n'hésite pas à s'introduire dans la famille d'Hogarth, ce qui constitue une atteinte à la vie privée. Au nom de la sécurité nationale, il séquestre Hogarth, afin que celui-ci ne puisse cacher le géant de fer à temps. Les droits fondamentaux américains sont donc piétinés au nom d'une menace potentielle. Mais Mansley ne s'arrête pas là. Il ment également à ses supérieurs et met en danger la vie d'un enfant. Enfin, il lance lui-même la bombe atomique sur la ville. Toutes ces actions pourraient être excusées si elles étaient faites au nom d'un patriotisme persistant (tout au moins, c'est ce que laisse entendre le film). Ce n'est nullement le cas. Après avoir lancé la bombe, Kent Mansley tente de s'enfuir en déclarant : « Je m'en fiche de mon pays, je veux vivre ». Le méchant est donc méchant jusqu'au bout. L'ambition et la peur de l'inconnu sont ses seules motivations.

Kent Mansley incarne à merveille la paranoïa collective qui a frappé les Etats-Unis de 1950 à 1954. Cette peur rouge, lancée par le sénateur Joseph McCarthy, a permis l'arrestation et la répression de nombreux citoyens américains, accusés de sympathiser avec l'ennemi russe. Kent Mansley représente la xénophobie, la lâcheté et l'étroitesse d'esprit, dans un contexte difficile. A lui seul, il est une mise en garde contre les dérives de l'idéologie, quelle qu'elle soit.

Le géant de fer, l'avaleur de frontières ?

La figure du géant de fer n'est pas étrangère aux dessins animés pour enfants. Par exemple, dans Le roi et l'oiseau de Paul Grimault, un immense robot métallique télécommandé tente d'empêcher la bergère et le ramoneur d'être ensemble. Il finit cependant par les aider à se libérer du roi despote. Symbole de liberté, il s'affranchit du contrôle du machiniste et promeut la liberté.

Ici, le géant de fer ne semble pas au premier abord dangereux, si ce n'est qu'il se nourrit de métal. Il mange les poteaux électriques, les rails de chemins de fer, la ferraille du ferrailleur. Il est néanmoins créé pour tuer. A chaque fois qu'il perçoit une menace (réelle ou non), le géant de fer réplique par des tirs mortels. Mais comme tout dessin animé, Le géant de fer a une morale : on est ce que l'on veut être. Le géant de fer réussit à dépasser sa nature par sa seule volonté. Il ne blesse personne et sauve même Hogarth et les habitants de Rockwell. Assimilé à Superman, il représente le gardien de la paix, celui qui sauve les innocents et empêche l'explosion de la bombe atomique.

En avalant du métal, il avale métaphoriquement le rideau de fer qui traverse le monde pendant la Guerre froide. Par sa seule présence, il signifie la fin de la Guerre froide, l'avènement de la paix dans le monde. Il se sacrifie pour le bien du plus grand nombre, au nom d'un idéal qui n'est ni le communisme ni le capitalisme. Cet idéal, c'est l'amour. C'est un hymne au pacifisme que ce dessin animé et le géant de fer en est le héros.

Intelligence artificielle, conscience véritable

Mais au-delà de cette symbolique de la Guerre froide, l'attitude du géant de fer pose une question encore d'actualité : le problème de l'intelligence artificielle et de la conscience des robots. Dans Le géant de fer, comme dans Le roi et l'oiseau, le robot a des sentiments, des pensées, des valeurs. Par ses capacités extraordinaires, il dépasse les simples humains mais par sa conscience, il les égale.

Tout au long du XXème siècle, la question de l'intelligence artificielle a été posée. De nombreux scientifiques, d'Asimov à Stephen Hawking, se sont interrogés sur ses dangers. Aujourd'hui, alors que l'intelligence artificielle AlphaGo vient battre le champion européen Fan Hui au jeu de go, la question se pose plus que jamais. Les robots ont-ils une conscience ? Espérons-le !



LE RÉVEIL DU TRIANGLE D'OR

Paul De Ryck

« You smoke weed ? Ganja, Marijuana ? ». Combien de fois ai-je entendu cette phrase alors que je me baladais à la nuit tombée sur les bords du Tonle Sap à Phnom Penh, lorsque je vivais au Cambodge. Des tuks tuks, habitués à voir de jeunes touristes par milliers, qui essaient tant bien que mal d'arrondir des fins de mois déjà ridiculement bas en vendant leur herbe à de jeunes backpackers en vacances. En revanche, ce qui m'a un poil plus surpris, c'est lorsque l'on m'a proposé, en plein jour, si je voulais de l'opium, une drogue qui n'existait pour moi que dans Le Lotus Bleu de Tintin. Alors j'ai cherché un peu.

A la frontière de la Birmanie, de la Thaïlande et du Laos coule le Mékong, bordé par une forêt luxuriante qui abrite de petits villages et des dizaines de pagodes, des temples bouddhistes qui remplissent le paysage. Longtemps, cette triple frontière a inspiré aux esprits du monde entier l'image du trafic d'opium, de champs de pavot s'étendant à perte de vue, celle du Triangle d'Or qui a été pendant de nombreuses années l'épicentre de la production de pavot à l'échelle mondiale.

Loin de moi l'idée d'entamer cet article à la manière de Bernard de la Villardière : « drogue, prostitution, les dessous de l'Asie du Sud-Est ». Aujourd'hui, grâce à l'action de l'Office des Nations Unies contre la Drogue et le Crime (ONUDC) dans la région, couplée à la politique d'éradication menée par le gouvernement thaïlandais et la pression de l'administration américaine par le biais de la DEA, le Triangle d'Or n'a plus sa splendeur d'antan. Cette fameuse plaque tournante de la production et du trafic d'opiacés à échelle mondiale a depuis été suppléée, et de loin, par l'Afghanistan, qui concentre aujourd'hui les deux tiers de la culture du pavot dans le monde. Cependant, alors que le commerce de l'opium dans la région était tombé en ruines au début des années 2000 grâce aux efforts conjoints de la DEA, de l'ONUDC et des gouvernements régionaux, les observateurs ont constaté un retour en grâce de la production d'opium dans ce fameux Golden Triangle.

Un petit point d'histoire

Le pavot à opium est connu depuis des millénaires. Dans notre histoire plus récente, c'est au Bengale que la Compagnie des Indes Orientales avait commencé à produire du pavot au 18ème siècle, avant de développer le commerce de l'opium en Chine au début du 19ème siècle. Aussi, face à l'opposition de la dynastie Qing au commerce de l'opium en Chine, l'empire britannique s'était empressé d'intervenir par la force afin de lui imposer l'ouverture au commerce international. S'ensuivirent donc les deux guerres de l'opium qui opposèrent la Chine aux deux grands empires coloniaux de 1839 à 1960, d'abord l'empire britannique (première guerre de l'opium de 1839 à 1842), ensuite aidé par les Français de 1856 à 1860. En ont résulté les différents « traités inégaux » imposés militairement à la Chine par les puissances occidentales, dont le plus connu est le traité de Nankin de 1842 qui mit fin à la première guerre de l'opium. Ces traités ont notamment permis l'ouverture de nombreux ports de commerce avec l'extérieur, dont ceux de Canton et Shanghai, un abaissement des droits de douane à hauteur de 5%, et surtout la cession de Hong Kong à l'empire britannique.

Par la suite, les traités suivants conduiront à la légalisation forcée de l'opium en Chine, dont la production s'élèvera à des milliers de tonnes, en faisant de la Chine le premier exportateur mondial, et de loin. La vérité est non loin de l'idéal imaginaire que l'on se fait des salons d'opium au début du 20ème siècle : dans un même temps, une grande partie de la

population chinoise était devenue toxicomane. Aussi, la production a continué à se développer dans la région, et ce malgré la Convention internationale sur l'opium, signée à La Haye en 1912, qui visait non pas à en éradiquer la production en tant que telle, mais surtout à la contrôler et à éviter la contrebande.

Faisons un petit saut dans le temps : en 1949, les forces nationalistes du Kuomintang de Tchang Kaï Tchek vaincues par l'armée communiste de Mao décidèrent de se réfugier au nord de la Thaïlande, à la frontière birmane, où ils décidèrent d'y développer un trafic illicite. Comme la plupart du temps et dans de nombreuses contrées, que ce soit en Colombie ou au Pérou pour les guérillas communistes ou en Afghanistan pour les Talibans, la drogue servait à financer les armes et le combat. Les anciens du Kuomintang qui voulaient récupérer leurs terres en Chine, les ethnies qui affrontaient la dictature militaire en Birmanie, tous étaient ravis de pouvoir se financer grâce à la culture du pavot.

Toute cette production en est arrivée à un tel point qu'entre les années 70 et 90, on estime que 80% de l'héroïne consommée dans les rues des grandes métropoles américaines provenaient de ce Triangle d'Or. Car oui, l'héroïne appartient, tout comme la morphine, la codéine, etc… à la famille des opiacés, des produits obtenus à partir de l'opium, provenant lui-même des cultures de pavot. De ce fait, comme dans Narcos pour la poudre blanche colombienne, la DEA a décidé de s'intéresser de plus près à cette région, comme nous l'avons dit, avec un partenariat rapproché avec l'ONUDC et le gouvernement thaïlandais ; pendant ce temps-là, la CIA pouvait également s'occuper des communistes dans la région.

C'est ainsi que peu à peu, la production dans cette région a considérablement chuté laissant place à la culture du thé, au profit de l'Afghanistan qui s'est imposé comme le principal producteur de pavot et qui le reste encore aujourd'hui.

Un retour en force

En 2002, alors que la Thaïlande avait déjà éradiqué en grande partie la culture du pavot, le gouvernement lao a affirmé sa volonté de faire de même, sous la pression de l'administration américaine et de l'ONUDC ; en 2005, ce même gouvernement disait même qu'il ne produisait plus de pavot, alors qu'en 2006, le directeur de l'ONUDC, Antonio Maria Costa, annonçait que le Triangle d'Or touchait à sa fin, alors qu'au début des années 1990, la Birmanie était encore au premier rang de la production mondiale d'opium.

Pourtant, force a été de constater très rapidement l'échec cuisant de ces politiques d'éradication au Laos alors que les premiers résultats paraissaient satisfaisants, et surtout en Birmanie, où la production a vite recommencé à exploser, et ce dès 2006, au point de redevenir une inquiétude centrale de l'ONUDC dans la région.

Il y a plusieurs raisons à cela : en premier lieu, les échecs des politiques d'éradication en Birmanie et au Laos qui ont des raisons à la fois économiques et politiques. Dans les régions adjacentes de ces deux pays, les populations, en grande majorité paysannes, se caractérisent par une pauvreté généralisée qui les incite à se lancer dans la culture du pavot. Aussi, comme le soulignent les Nations Unies, un seul hectare de pavot est 13 fois plus rentable qu'un hectare de riz ; pour ces paysans, le calcul est vite fait. Aussi, en particulier en Birmanie dans l'État Shan qui concentre 90% de la production de pavot, pendant longtemps, la pression de la junte militaire sur les groupes armés rebelles les a amenés à recourir au trafic d'héroïne pour se procurer des armes. Aujourd'hui, même si la dictature militaire n'est plus


Un champ d'opium en Birmanie. Crédit : UNODC



au pouvoir, le groupe rebelle de l'Armée Unie de l'État Wa, conserve la main-mise sur la région de l'État de Shan où elle peut y développer le trafic d'héroïne afin de s'équiper en armes. En plus de cela, cet État s'avère être un des producteur principal de méthamphétamines, la drogue de synthèse de Breaking Bad fabriquée dans de petits laboratoires de la jungle birmane.

Aussi, une autre raison de la difficulté à endiguer ce trafic est la géographie des régions du Triangle d'Or : des régions montagneuses, au milieu de forêts denses, difficiles d'accès et excentrées par rapport au gouvernement birman, elles sont propices au développement de la culture du pavot. Enfin, la porosité des frontières entre les trois pays du Triangle d'Or - ainsi que leur frontière avec la Chine, très proche également - explique les difficultés rencontrées à endiguer le trafic régional : il est aisé de faire passer la drogue d'une frontière à l'autre lorsque la délimitation est un simple bras du Mékong.

En 2015, selon le World Drug Report 2016 de l'ONUDC, la production d'opiacés a pourtant diminué de 38% à l'échelle du globe. Cependant, c'est en grande partie en raison de la forte chute des récoltes de pavot en Afghanistan l'an dernier, même si la culture du pavot reste de loin la plus importante dans ce pays. En effet, malgré cette baisse à un niveau global, les chiffres de l'ONUDC montrent que la production dans le Triangle d'Or serait plutôt constante ces dernières années : elle avoisinerait les 50 tonnes pour le Triangle d'Or tandis que l'Afghanistan en produirait 340 tonnes, pour quelques 25 tonnes non négligeables pour le Mexique.

Aujourd'hui, les défis pour les gouvernements lao et birman sont nombreux en ce qui concerne le trafic d'héroïne, car une majeure partie de la production en héroïne venant du Triangle d'Or est exportée, dont 90% est acheminée vers la Chine, la consommation à échelle locale et ses effets sur les populations locales n'en sont pas moins préoccupantes.

Des enjeux de taille pour la région

Ainsi, alors que le Triangle d'Or a retrouvé de sa vigueur d'antan, de nombreuses questions émergent autour des manières dont il serait possible d'endiguer la production d'opium, en particulier au nord de la Birmanie. Car si le trafic régional d'opium redevient une préoccupation des gouvernements de la région et de l'Office des Nations Unies contre le drogue et le crime, la situation n'en est pas moins inquiétante au niveau local. En effet, on déplore une toxicomanie alarmante chez les hommes dans les régions où la production d'héroïne est forte, en particulier dans les États Shan et Kachin. Les chiffres varient énormément, notamment du fait de la réticence de nombreux toxicomanes à le reconnaître auprès du gouvernement ou de l'ONU ; en 2015, environ l'ONUDC recensait 0,9% de toxicomanes addicts à l'héroïne, mais cela pourrait être en réalité bien plus. Cela s'explique assez simplement : il est compliqué d'avoir accès aussi facilement à l'héroïne que cela est possible dans ces régions, et surtout à des prix aussi dérisoires. Dans un article datant de 2014, Vice expliquait qu'avec environ 1,63$, on pouvait avoir accès à un shoot d'héroïne de bonne qualité.

Et, comme dès lors que l'on parle de consommation de drogue, et en particulier d'héroïne qui se fait majoritairement par injection, la question de la transmission du VIH apparaît. Et une fois n'est pas coutume, les chiffres sont alarmants, puisque selon un rapport de 2015 rendu par l'agence onusienne pour la lutte contre le sida UNAIDS, 23,1% des toxicomanes par injection en Birmanie sont atteints du VIH.

Dès lors, au vu de l'échec des premières politiques d'éradication, comment faire ? Aux yeux de nombreux observateurs, dont l'ONUDC, l'échec des politiques de lutte contre la production d'opium doit être expliqué par le fait qu'elles consistaient en des mesures de coercition et de sanction. Ainsi, dans son rapport de 2016, l'ONUDC suggère de cesser la destruction des champs de pavot telle qu'elle est actuellement menée en Birmanie : elle n'aurait comme effet que d'appauvrir les paysans qui auraient peu d'alternatives, sinon celle de revenir à la culture du pavot, qui permet notamment aux habitants de le troquer contre du riz dans d'autres villages. Au contraire, l'ONUDC a lancé début 2016 un projet de substitution de culture : celle du café à la place de l'opium. Même si les Birmans en boivent peu, c'est un marché en pleine exploitation en Chine et en Thaïlande, sans parler des possibilités d'exportation en Europe, comme le souligne U Tin Mauna Myint, coordinateur du projet café/opium pour l'ONUDC : « Nous voulons produire un café de très grande qualité, bio, uniquement pour l'exportation, particulièrement vers l'Europe ». Même si cette initiative vient d'être lancée et qu'il faut trois ans pour qu'un caféier arrive à maturité, les coordinateurs de ce projet sont pour l'instant assez optimistes.

De plus, des réformes autour des politiques de lutte contre la drogue sont nécessaires, comme le recommande l'ONUDC, afin de passer d'un système répressif à un système de traitement des toxicomanes et de réhabilitation. Le gouvernement birman a d'ailleurs annoncé prévoir une telle réforme pour avril 2017.

Alors, quel avenir pour le Triangle d'Or, quel avenir pour la Birmanie ? L'évolution de la situation au cours des prochains mois, qui dépendra grandement des politiques implémentées par le gouvernement et du travail des organismes régionaux - dont en grande partie l'ONUDC - nous le dira peut-être.



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

LES ATELIERS DE RENNES

BIENNALE
D'ART CONTEMPORAIN

incorporated!

Graphisme : Marion Kueny

Halle de la Courrouze
Musée des beaux-arts de Rennes
Frac Bretagne
40mcube Outsite
La Criée centre d'art contemporain
Galerie Art & Essai

Musée de la danse / EESAB – site de Rennes
Le Praticable
Lendroit éditions
École des Beaux-arts (Saint-Brieuc)
Passerelle Centre d'art contemporain (Brest)

01.10 — 11.12 2016

lesateliersderennes.fr















